

IN MEMORIAM

A
A
0000
9962
7566
3



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

MARIE A. MORET

Veuve de J.-B. André GODIN



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES



Marie Godin

1384484

HD

75-7

477

Marie-Adèle Moret, deuxième enfant de Marie-Jeanne Philippe et de Jacques-Nicolas Moret, naquit le 27 avril 1840, dans la petite ville de Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne).

Jacques Moret, maître serrurier et forgeron d'une habileté rare, était un homme remarquable à tous égards : d'une stature colossale et d'une force d'âme à toute épreuve (1), il était d'une probité et d'une loyauté absolues dans la parole et dans les actes.

A sa grande énergie s'alliait une profonde sensibilité et il avait à un haut degré le sentiment des devoirs de l'être humain envers la société et envers sa famille, descendants et descendants.

Lorsque, jeune compagnon faisant son tour de France,

(1) Un exemple entre bien d'autres de l'héroïque courage de J.-N. Moret : Une congestion cérébrale avait déterminé en lui le diabète et des accidents survenus au cours du traitement avaient causé de telles plaies que l'amputation d'un pied était devenue inévitable — sans qu'il fût possible de recourir à l'anesthésie, par crainte d'une congestion nouvelle. La famille devait en avertir le malade. Mais celui-ci, devançant la douloureuse communication et très conscient de son état, proposa lui-même l'opération, et, bien qu'affaibli par deux mois de maladie et par les atroces souffrances déjà endurées, il eut l'énergie de la subir en pleine connaissance, sans proférer une plainte ni un cri. — De sa ferme droiture, des faits aussi marquants pourraient être cités.

il voyageait avec son cousin, J.-B^{te} A. Godin (1), ces deux esprits sérieux et méditatifs aimaient à échanger leurs idées sur toutes les questions de l'époque, et Moret, plus âgé, se préoccupait déjà particulièrement de l'éducation à donner aux enfants (2). Ayant entendu parler de l'« Emile » de Jean-Jacques Rousseau, il se procura plus tard cet ouvrage, dans lequel son bon sens pratique lui fit vite discerner les idées justes des erreurs.

En se mariant, il eut le bonheur de trouver chez sa vallante et dévouée compagne la même préoccupation dominante de remplir au mieux ses devoirs de famille, et tous deux eurent à cœur de se maintenir dans les meilleures conditions possibles pour être vraiment les éducateurs de leurs enfants. Le parfait exemple d'harmonie, d'affection et de respect mutuels qu'ils leur donnèrent ne se démentit pas un instant ; aussi ce fut une véritable vénération filiale qu'ils leur inspirèrent.

Ils eurent trois enfants : Amédée, Marie, Emilie.

Marie, dont l'imagination était vive et charmante, faisait, dès le jeune âge, le ravissement de son frère et de sa petite sœur en improvisant des contes avec une merveilleuse fertilité d'invention. En classe, elle se fit vite remarquer par des facultés intellectuelles hors ligne qui la mirent, toute timide qu'elle fût, toujours au premier rang.

En vue de l'instruction des enfants, le jeune ménage s'imposait de lourds sacrifices ; mais ceux-ci ne purent se prolonger indéfiniment, et l'heure de l'apprentissage vint pour chacun des enfants à son tour.

Ce fut avec un véritable chagrin que Marie dut quitter, à treize ans, la pension dont elle suivait les cours avec

(1) *Documents pour une biographie complète de J.-B^{te} André Godin*, tome I, chap. II, p. 5 à 8.

(2) Il était l'aîné de huit frères et sœurs et avait été mis au travail à l'âge de dix ans.

ardeur. Douée d'une mémoire très sûre et d'une compréhension rapide, elle aspirait passionnément à la culture littéraire afin de faire un jour œuvre d'écrivain. Aussi, lorsque, à quinze ans, son apprentissage du métier de lingère parut terminé à ses parents, les supplia-t-elle de la laisser entrer comme novice dans l'établissement religieux où elle avait fait ses premières études, afin de pouvoir les continuer.

A une telle demande, dictée surtout par le besoin de savoir, mais qui engageait si gravement l'avenir de leur enfant, le père et la mère ne crurent pas devoir donner leur consentement, et Marie, qui ne voyait aucune autre possibilité d'acquérir l'instruction tant désirée, s'en désola profondément. L'invincible ennui que lui causaient les travaux à l'aiguille se formulait, dans sa détresse enfantine, par cette boutade convaincue qu'elle n'exprima que plus tard : « Faire de la broderie et boire de l'huile de ricin, ce doit être le supplice des damnés dans l'enfer. »

Elle devait garder de ces premières années d'un travail si peu en harmonie avec les goûts et les besoins de son esprit une commisération profonde pour les humbles, assujettis à un labeur fastidieux, et le désir de s'employer à l'amélioration de leur sort.

En 1855, Jean-Baptiste André Godin, cousin germain de Jacques Moret, proposa à celui-ci de venir prendre place dans son établissement en qualité de directeur des ateliers. Moret, espérant que ce milieu nouveau offrirait de meilleures occasions de développement pour ses enfants, céda à l'un de ses frères son établissement de Brie et, en 1856, il se rendit à Guise avec sa famille.

Une sérieuse amitié unissait ces deux hommes, dont les vues avaient beaucoup d'affinités, et Marie, alors âgée de seize ans, suivait avec une attention soutenue leurs entretiens sur des questions d'intérêt général auxquelles, bien rarement, les jeunes filles s'arrêtent.

Godin fut, avec sa très grande perspicacité, frappé de ces dispositions naturelles et reconnut en sa jeune parente des qualités d'ordre supérieur qu'il fallait mettre en mesure de se produire utilement. Il fut, en conséquence, décidé entre les deux familles (1) que, pour reprendre ses études trop tôt interrompues et compléter son éducation en suivant les cours nécessaires, Marie irait à Bruxelles. Elle y trouva une protectrice dévouée dans M^{me} Brulé-Tardieu, personne aussi supérieure par le caractère que distinguée par l'intelligence, et femme du directeur de la succursale que Godin possérait à Laken-les-Bruxelles.

Ce n'avait pas été sans de vives appréhensions que les parents avaient accepté cette détermination, qui devait être pour la jeune fille le point de départ d'une vie toute différente de celle à laquelle la tendresse maternelle la préparait. Mais il était si manifste que Marie n'était pas faite pour les simples fonctions du ménage qu'il fallait bien en tenir compte.

* * *

En 1860, le premier pavillon du Familistère étant bâti et habité par sa famille, Marie Moret vint y prendre sa place et, désormais, s'occupa sans relâche à seconder J.-B^{te} A. Godin dans son œuvre.

Elle fut d'abord son « porte-plume », comme elle le disait modestement, relevant les conférences improvisées qu'il donnait à la population, coordonnant et mettant au net les manuscrits qui composèrent les volumes de doctrine que Godin fit paraître par la suite.

De 1861 à 1864, elle organisa, sous la direction de Godin, les services de l'enfance : Nourricerie, Pouponnat, Bam-

(1) Godin était marié et il avait un fils, Emile, du même âge que Marie.

binat, Ecoles primaires du Familistère, et initia les maîtresses aux procédés d'instruction les plus attrayants. Plus tard, afin de faciliter aux jeunes enfants l'acquisition des notions élémentaires de l'arithmétique, elle crée une petite méthode pour l'application du procédé Fröbel à l'enseignement des règles fondamentales du calcul. De nombreux tableaux et un matériel très bien adapté, offrant pour chaque leçon une partie instructive et une partie récréative, permettaient aux enfants de s'exercer avec fruit et d'acquérir de bonne heure l'adresse manuelle par les constructions variées qui leur étaient proposées (1).

Elle stimulait le zèle des élèves en recevant les enfants les plus sages des différentes classes pour les faire jouer chez elle (récompense très enviée), et elle composait à l'intention des plus grands un répertoire de saynètes, petits drames ou comédies, dont les sujets étaient ou empruntés à l'histoire d'un Giordano Bruno, d'un Jean Cavalier, d'un Bernard Palissy, etc., ou inspirés par des faits amusants de la vie enfantine ; elle choisissait aussi des extraits de bons auteurs et des scènes littéraires, afin de faire pénétrer en eux les notions morales par l'attrait, par la puissance de l'exemple, par tous les mobiles les plus propres à entraîner l'adhésion des volontés vers le bien.

En outre, et toujours en vue de déterminer un large courant d'efforts de la part des élèves, une distribution de récompenses aux enfants les plus méritants avait lieu en fin de mois, le dimanche, sous les yeux des parents, dans la cour du pavillon central. M. Godin présidait cette cérémonie à laquelle assistaient, pour plus de solennité, les conseils du Familistère et les corps constitués : musique, pompiers, etc. La directrice des classes attachait elle-même sur les jeunes poitrines les décosations méritées et

(1) On trouvera plus loin la reproduction d'une page de cette méthode qui est restée inédite.

remettait des bannières aux élèves premiers en composition. Après une audition de chant et de musique, l'on défilait en cortège dans les jardins. De telles solennités avaient ce résultat utile, dans cette première période de l'enseignement au Familistère, de provoquer l'attention des parents — dont beaucoup étaient illettrés — sur le travail des enfants en classe, et d'assurer ainsi une bonne assiduité scolaire.

Elle surveillait aussi avec une vigilante sollicitude l'installation et le fonctionnement de la nourricerie du Familistère ; elle apportait tant de conscience aux fonctions dont elle s'était chargée que, lorsque la nourricerie était ouverte aux enfants la nuit aussi bien que le jour, il lui arriva plus d'une fois de quitter son lit en plein hiver, pour aller, à travers cours et passages, jusqu'au pavillon du Pouponnat afin de s'assurer que les femmes de service n'avaient pas laissé éteindre le calorifère et que celui-ci chauffait suffisamment.

Avant la création des assurances mutuelles de l'association, Marie visitait les malades et les familles nécessiteuses ; attentive à leurs besoins, elle y subvenait aussi largement que possible et incitait chacun à l'effort pour se hausser aux conditions d'une vie meilleure, comportant plus de bien-être, de propreté et d'hygiène.

Les anciennes familles du Familistère ont conservé le fidèle souvenir de cette bienfaisante influence et l'auteur de ces lignes en a reçu les plus touchants témoignages après le décès de la veuve de Godin.

Le Conseil du Familistère se composait alors de douze hommes et de douze dames élus par la population ; ils siégeaient ensemble ou séparément selon l'objet de leur réunion. En 1868, sur l'initiative de deux conseillers quelque peu inspirés de l'idée fouriériste, divers groupements s'étaient constitués. Ils avaient pour mission spéciale (dit l'exposé des motifs) « de contribuer à l'agrément de l'habi-

» tation unitaire en participant à l'organisation des fêtes,
» des réunions et des jeux propres à entretenir, avec la
» gaîté, la santé de l'esprit par les plaisirs intellectuels, et
» à donner un stimulant énergique aux forces corporelles,
» à créer enfin des motifs de concorde et d'union en pro-
» voquant, entre tous les membres, l'estime réciproque
» par un contact plus fréquent permettant de mieux
» s'apprécier les uns les autres. »

Ces sociétés nouvelles, s'ajoutant à celles qui existaient déjà, prirent, selon leur destination, les noms de Société des Fêtes et Plaisirs, Société de Gastrosoiphie, Société d'Horticulture, etc.

Il était tout indiqué que l'organisatrice des fêtes de l'enfance et du théâtre des petits fît partie de la société théâtrale des grands, mais la direction de ce groupe spécial revenait tout entière à M. G., ingénieur, qui, grâce à son zèle organisateur et à son sens artistique, s'acquittait au mieux de cette fonction. (Ces dernières sociétés disparaissent, emportées par la tourmente de 1870, et malgré quelques essais dans la suite, ne purent pas renaître de façon durable.)

En 1869, les Conseils du Familistère avaient décidé l'organisation d'une caisse mutuelle de prévoyance contre la maladie pour le personnel de l'Usine et du Familistère. Trois chefs de fonction, MM. D., et B., et Amédée Moret avaient été chargés d'en élaborer les statuts. Mais lorsqu'ils avaient présenté le projet de règlement de cette institution, une vive contestation s'était élevée parmi les membres de l'Assemblée : les ouvriers qui, déjà, ne voulaient pas admettre dans leur nouvelle assurance les femmes occupées à l'usine, parce que, à les entendre, elles étaient trop souvent malades et, dans le passé, avaient « mangé la caisse », redoutaient plus encore d'étendre leur mutualité à toutes les habitantes du Familistère. La caisse des hommes s'était seule constituée.

Marie Moret, dont le cerveau s'était précocement mûri à l'étude de questions ardues, se mit à l'œuvre ; elle élabora et présenta, en mars 1870, un projet de statuts pour fonder une branche de l'assurance spéciale aux dames : travailleuses de l'usine, employées des services ou simplement habitantes du Familistère. Ce règlement témoignait d'un si remarquable esprit d'organisation pratique sur les points essentiels en pareille matière : cotisations, allocations selon l'état de maladie ou de convalescence, visites aux malades, constitution du comité de direction et de contrôle, etc., qu'il valut à son auteur l'approbation générale et, mis en application immédiate, assura le succès définitif de cette forme d'assurance qui, pendant de longues années, couvrit victorieusement ses frais.

Un juge de paix de Guise, M. T., disait un jour à son excellent ami, le docteur D. : « M^{le} Marie est le bon ange du Familistère. » — « C'est profondément vrai », répondit M. D. Elle joignait, en effet, à la droiture, à la virilité intellectuelle et morale de son père la grâce et la bonté de sa mère.

D'un esprit très primesautier et d'une vive originalité, elle excellait pourtant à creuser les questions dont elle s'occupait, à aller, suivant son mot, « au fond des choses ». Et cette tendance de son esprit devait s'accentuer de plus en plus avec le temps. Après avoir examiné le premier aspect d'une proposition ou d'une thèse sympathiquement, comme pour la faire sienne, elle cherchait ensuite non moins attentivement, et par souci de la vérité, la contrepartie du sujet à l'étude, afin de fixer son opinion. Elle excellait enfin à donner la vie aux choses dont elle s'occupait.

Par son génie éducatif, elle avait été, dès le début, l'âme de l'école, sachant remuer les cœurs, parler droit aux consciences et communiquer le feu sacré aux élèves, maî-

tres et maîtresses. Tous l'aimaient, et l'habitude se prit dans le personnel de l'enseignement de l'appeler M^{me} Marie, pour éviter en parlant d'elle la confusion avec de jeunes maîtresses auxiliaires portant le même prénom qu'elle. Elle continua à guider les uns et les autres de son inspiration pour réaliser les plans du fondateur du Familistère, jusqu'au moment où, nommé député à l'Assemblée nationale, J.-B^{te} A. Godin dut aller siéger à Bordeaux, puis à Versailles.

Plus que jamais, il avait besoin du secrétaire dévoué qu'elle était pour lui : il terminait alors son volume, *Solutions Sociales*, et Marie, qui n'avait cessé d'être son disciple et sa collaboratrice, l'accompagna, comblant la distance, tant que dura la séparation entre sa mère, sa sœur et elle, par une correspondance quotidienne qui les associait à sa vie, à ses travaux et, réciproquement, reflétait pour elle et pour Godin la vie familistérienne.

L'existence de Godin et celle de Marie à Versailles furent retirées et recueillies. Pendant le temps que le député passait à l'Assemblée, sa compagne, passionnée pour les études de philosophie religieuse et de métaphysique, lisait avidement tout ce que Godin pouvait lui procurer sur le spiritualisme moderne et sur la littérature sacrée des différents peuples (Inde, Chine, Perse, Arabie, etc.), afin d'y découvrir la morale essentielle, celle de tous les temps et de tous les pays. Kong-fou-tscu et les livres classiques de ses disciples, les Lois de Manou, le Zend-Avesta, le Rig-Véda, le Lotus de la Bonne Loi, le Talmud, le Koran, l'Ancien et le Nouveau Testament, Pythagore, etc., lui fournirent ainsi une série de notes qui furent plus tard publiées dans le *Devoir* sous ce titre : *La Sagesse antique*.

Les œuvres de Swedenborg furent aussi pour elle l'objet d'une étude longue et approfondie. La doctrine des « degrés », fut pour son esprit méditatif comme une véritable lumière,

permettant la compréhension des obscurs problèmes que nous posent la vie et l'existence du mal. Le mystique et savant Suédois devint un de ses auteurs de prédilection. Elle faisait part à Godin de ses découvertes. Ils les médiaient ensemble et, dans son active correspondance, elle initiait sa famille au travail de sa pensée. Les années de ce séjour à Versailles furent pour Godin et pour Marie Moret une période décisive dans la formation de la doctrine philosophique et religieuse qui leur est commune.

Durant tout ce temps, Marie, dont l'activité intellectuelle était très grande, n'avait pas cessé de s'occuper de l'éducation des enfants et, soit par ses lettres, soit par sa présence dans l'intervalle des sessions parlementaires, elle donnait encore son concours aux classes. (Sa méthode de calcul expérimental date de 1873).

En 1875, Godin, qui avait décidé de ne pas se représenter à la députation, revint se fixer à Guise, et Marie reprit définitivement au Familistère les occupations que l'absence avait interrompues.

De 1877 à 1879, elle prit part à la tentative d'organisation et de représentation du travail par les Groupes et les Unions (1), et devint membre du Conseil général des Unions du Familistère.

..

A cette époque, l'œuvre sociale de Godin commençait à être connue, et des visiteurs sympathiques, pour la plupart anglais ou américains, se succédaient au Familistère. Marie qui, depuis longtemps déjà, avait senti la nécessité d'apprendre l'anglais, posséda bientôt cette langue de manière à tenir Godin au courant du mouvement social en Angleterre et en Amérique. Elle fut amenée ainsi à traduire, en collaboration d'abord et seule ensuite, *La Fille de son*

(1) Voir page 15, § 3^e.

père, de M^{me} Marie Howland, charmant roman d'idées, qui fut édité en 1880, après avoir paru comme feuilleton dans les colonnes du *Devoir* (la revue hebdomadaire d'études sociales que publiait Godin depuis 1878).

En 1881, elle résuma, d'après Holyoake, l'*Histoire des Equitables Pionniers de Rochdale*, petit livre de propagande dont les éditions successives et les traductions en diverses langues contribuèrent puissamment à développer la coopération en France, en Suisse et en Belgique.

En 1882, elle donnait, sous la même forme, l'*Histoire de l'Association Agricole de Ralahine*, d'après les documents de M. E. T. Craig.

• •

En 1886, se place un évènement intime qui causa la joie la plus vive aux amis et aux proches de Godin et de Marie Moret : la célébration de leur mariage qui eut lieu à Guise le 14 juillet. Par le décès de sa première femme, Godin était devenu libre d'offrir son nom à celle qui, depuis vingt-cinq ans, s'était consacrée à son œuvre avec une ferveur et un dévouement de tous les instants. Mais « afin qu'aucune pensée d'intérêt personnel ne pût être mêlée à ce pur sentiment », Marie voulut et obtint que le contrat qui devait les unir stipulât entre eux le régime de la séparation de biens.

Cette union, dont le but (comme l'écrivait alors Godin en l'annonçant à leurs amis) était de « rendre leur collaboration plus efficace en donnant cette consécration légale au lien affectueux » qui les avait « constamment associés dans leurs travaux, inspirés par le bien et l'amour de l'humanité », cette union devait être de courte durée : le 15 janvier 1888, Godin mourait, après une semaine de maladie, terrassé par un mal dont on ne prévoyait pas d'abord la gravité.

La disparition de celui qui était l'âme même du Familistère et de l'association plongea la population dans la consternation et jeta le désarroi parmi les directeurs et les conseillers.

Une très perfide campagne de presse avait, depuis de longs mois, semé du dehors de tels germes de dissension dans les esprits qu'aucun des chefs n'était alors en situation d'obtenir, près des associés, une majorité capable de décourager les compétitions qui auraient compromis l'existence même de l'œuvre familistérienne.

Godin, qui connaissait la répugnance invincible de sa femme à assumer une direction commerciale et industrielle pour laquelle elle ne se sentait pas faite, lui avait laissé, avec tous ses papiers, livres et manuscrits, le soin de publier ceux-ci et de continuer, par *le Devoir*, l'œuvre de propagande sociale que sa mort laisserait interrompue. M^{me} Godin souhaitait ardemment pouvoir consacrer tous ses instants et toutes ses forces à cette tâche qui allait devenir le but essentiel de son existence. Elle savait combien Godin avait hâte, en voyant la crise politique qui menaçait alors la République, de faire paraître son dernier volume dont le manuscrit était presque achevé : *La République du Travail*. Pourtant, elle dut se rendre aux sollicitations des associés et des conseillers de gérance, unanimes à lui affirmer qu'elle seule pouvait, après Godin, occuper la gérance de l'association jusqu'à ce que le calme fût revenu dans les esprits.

Elle accepta donc ce poste et le garda tant que ne fut pas réglée la succession compliquée de son mari, qui avait pour principaux héritiers, d'une part l'Association du Familistère, et d'autre part les enfants mineurs de son fils : M. Emile Godin était décédé quinze jours avant son père.

La grande conscience que M^{me} Godin apportait à tout ce qu'elle avait entrepris lui faisait mesurer avec angoisse les

responsabilités nouvelles qui allaient s'abattre sur elle, et cela la troublait profondément.

Néanmoins elle s'acquitta scrupuleusement, jusqu'au mois de juin, des devoirs qu'elle avait acceptés, assistant à toutes les réunions des conseils, présidant les assemblées générales, se faisant minutieusement expliquer par les exécuteurs testamentaires de Godin toutes les opérations légales que comportait la succession et ne signant un acte, ne prenant une décision qu'après en avoir pesé dans toute la mesure du possible le pour et le contre.

Cette gérance de six mois prit fin, — la succession étant liquidée et l'accord rétabli entre tous les membres de l'association, — à l'inventaire annuel du 30 Juin 1888. M^{me} Godin remit alors ses pouvoirs à M. F. Dequenne, gérant-désigné dont la nomination fut ratifiée à l'unanimité. Mais elle avait été vivement éprouvée par le surcroît de préoccupations que ce passage aux affaires avait ajouté au grand chagrin de la perte de son mari. Les fatigues et les anxiétés qui l'accablèrent à cette époque eurent une répercussion fâcheuse sur sa santé. Toute sa manière d'être s'en trouva peu à peu modifiée et elle perdit en partie l'enjouement et l'expansion qui rendaient son abord si charmant. Grave et vivant surtout de la pensée, elle en arriva à ne plus pouvoir supporter sans souffrance l'agitation extérieure.

A toutes les époques de sa vie, M^{me} Godin s'était tenue à l'écart du monde pour se dévouer exclusivement au Familistère et à son fondateur. Aussi était-elle peu connue de ses concitoyens. Quelques-uns de ceux qui avaient pu apprécier son action dans les Ecoles voulurent en 1889 lui faire conférer les palmes académiques, mais dès les premiers mots, M^{me} Godin avait vivement arrêté cette proposition en disant : « Je ne m'occupe plus des Ecoles et n'y ai aucun droit. » Elle devait cependant, l'an d'après, recevoir des mains d'un ministre cette distinction offi-

cielle : lors de l'inauguration de la statue de Camille Desmoulins, M. Yves Guyot, venant visiter le Familistère, se rendit aux appartements du Fondateur et attacha lui-même les palmes au corsage de la veuve de Godin. « Cette récompense, disait à ce sujet M^{me} Maria Martin, dans le *Journal des Femmes*, assez prodiguée dans ces derniers temps, serait un très faible témoignage du mérite de cette vaillante femme, si la présentation n'en eût doublé l'importance. »

Après la mort de son frère, survenue en 1891, elle s'isola de plus en plus, ne conservant de relations étroites — en dehors de sa sœur, de sa belle-sœur, et de sa nièce qu'elle aimait, disait-elle, « comme si elle eût été sa propre enfant », — qu'avec les amis qui, ayant vécu au Familistère et partagés les conceptions de J.-B^{te} A. Godin, pouvaient encore collaborer avec elle à la diffusion de ses idées : M. J. Pascaly, l'excellent rédacteur du *Devoir*, et M. A. Fabre, en raison de l'aide que lui offrait sa compétence très étendue en matière d'économie sociale. Elle consacra alors, avec une inlassable constance, toutes ses forces et tout son temps, à l'œuvre qui lui restait à accomplir.

En 1897, elle favorisa de tout son pouvoir la création par sa nièce, M^{me} M. J. Dallet, et par M. Auguste Fabre, d'importantes collections de vues photographiques et de services de prêts destinés à populariser en France et à l'étranger, par l'illustration et par les conférences avec projections lumineuses, l'œuvre complète du Familistère (usines, habitations, écoles etc.) et à tenir le public au courant de la vie et de la prospérité croissante de l'association.

• •

M^{me} Godin avait fait paraître en 1889, le volume : *La République du Travail*, œuvre posthume de J.-B^{te} A. Godin, et commencé dans le *Devoir*, devenu mensuel, la publication d'une série d'articles qu'elle intitulait modestement : *Documents pour une Biographie complète de Jean-Baptiste André Godin*.

Négligeant à dessein dans ce travail l'œuvre purement politique et parlementaire de son mari qui, disait-elle, trouverait aisément quelque jour son historien grâce aux documents officiels, elle s'attachait à faire revivre les premiers efforts sociaux de Godin au Familistère, sa participation active à la propagande phalanstérienne et la période d'éducation et de tâtonnements qui avait précédé la constitution de l'association. Elle publiait ensuite les conférences où Godin essayait de faire partager à ses futurs collaborateurs son haut idéal moral et religieux et sa foi dans l'avènement de la justice entre les hommes ; elle reconstituait, d'après quelques livres de comptes et de procès-verbaux, les essais très intéressants fait par Godin pour amener ses employés à déterminer eux-mêmes leur valeur professionnelle et à se répartir en conséquence la somme d'appointements qui leur était accordée.

Ces études furent rassemblées par la suite dans deux volumes spéciaux. Dans un dernier volume, dont elle avait pu heureusement arrêter avant de mourir les grandes lignes, elle reprenait l'historique de l'essai le plus original et le plus largement démocratique qui ait été tenté, à notre connaissance, pour amener les travailleurs, choisissant eux-mêmes leur spécialité, à organiser spontanément leur propre travail sous tous ses aspects ; exécution, direction et représentation dans les conseils.

Cette expérience, tout à fait incomprise alors par le per-

sonnel ouvrier, procédait directement de la théorie fouriériste des « groupes » et des « séries », bien qu'elle ne prétendît pas réaliser le travail attrayant. Ce troisième tome des *Documents pour une biographie complète de J.-B^{te} A. Godin* (1) est du plus grand intérêt pour tous les chercheurs épris du mieux social.

L'échec de ces diverses tentatives obligea Godin à introduire dans les statuts de l'Association ces traits de « conservatisme » que lui reprochent les partisans exaltés du « tout ou rien », mais sans lesquels malheureusement, son œuvre n'eût pas vécu.

M^{me} Godin, devenue rhumatisante, ne pouvait plus rester l'hiver à Guise dont le climat trop humide lui était défavorable. Elle s'était décidée, en 1892, à passer avec sa famille les mois froids de l'hiver dans le Midi. Mais à Nîmes, comme au Familistère, elle subordonnait tout à l'accomplissement de sa tâche sacrée.

Les habitudes de sa vie étaient méthodiquement réglées pour assurer, disait-elle, « la plus grande liberté possible aux fonctions de l'esprit ». Après avoir employé au travail intellectuel les heures de la matinée, elle consacrait un peu de temps, l'après-midi, à une marche au grand air, puis elle revenait aux nombreux volumes laissés par J.-B^{te} A. Godin et les préparait avec beaucoup de soin pour des envois toujours faits à titre purement gracieux. Des lettres aux destinataires accompagnaient ces dons afin d'assurer, dans la mesure du possible, la bonne réception et la conservation des volumes.

Son active propagande rayonna sous cette forme sur le monde entier. Bibliothèques d'universités, bibliothèques municipales, chambres de commerce, etc., etc., en France

(1) Un volume de 574 pages, formant le complément de la revue *Le Devoir*, celle-ci ayant cessé de paraître à la fin de 1906.

et à l'étranger, jusqu'en Australie et au Japon, reçurent ainsi des collections du *Devoir* et les œuvres du fondateur du Familistère.

Les séances journalières de travail patient et recueilli pendant lesquelles M^{me} Godin faisait revivre la pensée qui dirigeait les efforts de Godin à une époque où, trop jeune, elle n'avait pu la saisir toute entière, étaient la vraie joie de son existence. « Je me sens plus pleinement que jamais » pénétrée de son esprit », disait-elle souvent à ses proches : « Je vis avec lui dans l'intime. »

La réalité des faits de télépathie qui se produisaient entre elle et les personnes de son entourage avait été si souvent contrôlée que, lorsque ces mêmes impressions mentales lui venaient de chers disparus, elle y voyait une preuve de la persistance de leur personnalité et de celle du lien affectif entre les êtres par delà la mort. Elle croyait fermement à la réalisation entre elle et son mari de ce mot de Swedenborg qu'elle aimait à citer : « La pensée fait la présence et l'amour fait la conjonction. »

L'esprit d'analyse était une des qualités maîtresses de M^{me} Godin. Mais dans cette intelligence si richement douée, la puissance de synthèse n'était pas moindre. Les spéculations philosophiques n'avaient pas cessé d'être pour elle d'un grand attrait et, conjointement à ses recherches pour la biographie de son mari, elle poursuivait l'étude des hypothèses que propose la science actuelle sur l'unité de la substance. Elle fut très frappée, en particulier, des travaux de lord Kelvin et de William Crookes sur la constitution de la matière, des théories de Berthelot sur l'éther et des doctrines soutenues dans cet ordre d'idées au Congrès international de physique de 1900, toutes aboutissant à cette conclusion que les différents aspects de la matière se présentent sous un mode unique à « l'état corpusculaire » et passent alors au mode *force*. Elle voyait dans ce fait de la sublimation de la matière en énergie, — en attendant

la confirmation de l'hypothèse qui ferait aboutir toutes les formes d'énergie à un mode unique (amour ? volonté ?) — un appui précieux pour les théories spiritualistes de Godin. Aussi exposa-t-elle ses études comparatives dans le *Devoir* (année 1902), sous ce titre : *Unité, causalité continuité*.

Lorsqu'elle s'entretenait de ces perspectives que semble justifier la science moderne, elle disait avec une joie rayonnante : « C'est le manteau de plomb de la matière qui » disparaît ! La vraie réalité, c'est l'effort ; mieux encore, » c'est l'amour. » C'est pourquoi elle précisait ainsi sa croyance à l'immortalité : Chacun de nous se qualifie par » ses pensées et ses actes de chaque jour pour l'existence » qu'il mènera après celle-ci. »

C'est à ces études que la maladie l'arracha vers la fin de l'année 1907. Après de longues souffrances héroïquement supportées, elle s'éteignit doucement, le 14 avril 1908, près de sa sœur, M^{me} veuve E. Dallet, de sa nièce et de ses neveux, M^{me} et M. J. Prudhommeaux-Dallet et leur fils André, seuls membres de sa famille qu'elle put entourer encore de sa vive sollicitude.

Ses obsèques eurent lieu au Familistère où sa place était marquée près de celle de Godin, dans le mausolée qui domine le jardin de l'Association. De très touchantes funérailles lui furent faites par l'administration du Familistère, les corps constitués et toute la population.

Dans le discours d'adieu qu'il prononça sur sa tombe, M. L. Colin, administrateur-gérant en exercice de l'association, appréciait ainsi l'action qu'elle exerçait encore autour d'elle dans sa retraite :

« Nous savons tous comment elle fut la continuateuse de l'œuvre commencée, et combien elle perpétua dans ce milieu le souvenir du regretté fondateur. Avec elle, Godin était encore parmi nous.

«..... Oui, Madame Godin, vous avez comme vous le souhaitiez, servi d'instrument d'union entre nous tous...

»..... L'ardeur et la conscience que vous apportiez à la publication de vos notes si précieuses pour la biographie complète de Godin, l'intérêt avec lequel vous ne cessiez de suivre le développement matériel de la Société, l'influence que vous exerciez dans nos écoles pour le perfectionnement, moral de nos enfants qui vous vénéraient (n'êtes-vous pas la créatrice de ces écoles ?), la foi que vous apportiez dans la réussite de l'entreprise, tout dans votre manière d'être était bien fait pour seconder les efforts de vos successeurs.

» Que de fois je vous ai quittée, réconforté par votre vif espoir dans le succès.... *

Elle laissera à tous ceux qui l'ont connue un souvenir durable : « Nul n'approchait de cette âme d'élite sans respect et sans profit », tel est le témoignage que lui rendent, d'un commun accord, les amis proches ou lointains qui ont déploré sa perte.

L'esquisse d'une telle vie appelle invinciblement une conclusion réconfortante et doit se clore par une parole d'espérance. Un labeur si probe et si vaillant ne saurait être perdu. L'ouvrière a succombé à la peine, mais l'œuvre demeure, vivante comme l'amour qui l'a inspirée, sereine comme la haute intelligence qui l'a conçue, et elle portera ses fruits dans l'avenir.

Emilie DALLET, née MORET.

Extraits de la Correspondance
DE M^{ME} MARIE GODIN
et
DOCUMENTS DIVERS

L'énergie est accumulée dans
les êtres vivants pour un but.
Abandonnée à elle-même, elle
se dégrade.

Tendue vers l'idéal, elle ac-
complit le plus grand travail
possible.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE

Il nous reste plus de dix mille lettres écrites de la main de celle à qui cet hommage posthume est consacré. Les lettres d'affaires mises à part, cette énorme correspondance contient surtout des lettres intimes, des entretiens philosophiques et des lettres de propagande. Ces dernières, M^{me} Godin les adressait à des personnalités de choix, à des lecteurs du *Devoir* et, plus volontiers encore, aux académies, aux corps savants, aux bibliothèques d'université ou d'Etat de tous les pays du monde, en leur envoyant les collections du *Devoir*, les volumes des *Documents biographiques* ou les ouvrages de J.-B^{te} A. Godin. Plus d'un demi-millier de centres scientifiques ont ainsi reçu, de 1888 à 1908, ses libéralités. C'était pour elle un vrai chagrin lorsqu'un de ces envois avait souffert par la faute d'un conservateur négligent ou d'un lecteur peu scrupuleux. Mais quelle joie, en revanche, lorsqu'un accusé de réception rédigé en termes chaleureux venait l'assurer que le précieux dépôt avait été bien gardé !

Les lettres adressées aux amis et aux proches ont fourni la plupart des citations que l'on va lire. Ces citations, bien qu'insuffisantes pour éclairer dans toutes ses parties la biographie esquissée plus haut, révèleront pourtant à ceux qui ont pu les ignorer ou les méconnaître les dons rares et divers de cette personnalité exceptionnelle à tant d'égards.

LETTRES A J.-B^{te} A. GODIN

Marie ayant été rarement séparée de Godin depuis l'époque où elle devint son secrétaire, le nombre de ces lettres est assez restreint ; par les quelques extraits que nous en donnons ici, on pourra juger de l'élévation de pensée et de sentiment qui les caractérisaient.

Elle avait à peine vingt ans lorsqu'elle écrivait de Læken-les-Bruxelles :

.... Il est près de deux heures ; depuis le déjeuner, je suis là, assise, la tête penchée sur vos conférences, et je n'ai pas écrit un mot. J'ai toujours pensé à la loi d'amour du prochain.... Combien d'heures je passe ainsi, souvent, sans rien faire pour les autres, mais où il me semble qu'un travail utile s'est fait en moi, en fortifiant et éclairant toutes mes croyances par la réflexion !....

L'amour du vrai et du beau est le seul rayon de Dieu qui nous soutiendra et nous conduira à l'harmonie. L'amour est tout, il contient tout. J'ai étudié autant qu'il m'a été possible votre conférence du 5 avril, où vous vous étendez sur les maximes de l'amour du prochain, et tout s'y rapporte à ces mots : *Aimez-vous les uns les autres.* Ce sont les plus simples et les mieux à notre portée dans ce monde-ci.

Vous dites : *Faisons aux autres ce que nous voudrions qu'il nous fût fait si nous étions à leur place.* Pour leur faire ce que nous voudrions qu'il nous fût fait, il ne faut pas seulement nous mettre à leur place, mais encore prendre leurs sentiments, leurs croyances, afin de juger leur position comme eux-mêmes ; et, dans un monde où la défiance et l'hypocrisie sont souveraines, qui pourrait se mettre à la place de son prochain ? Faut-il seulement lui faire ce que nous jugeons bien, en nous disant que nous voudrions que l'on agit ainsi pour nous ? Je ne le crois pas. Qui peut se flatter d'avoir une croyance plus éclairée, une règle morale plus juste qu'un autre ?

Aimons-nous tous et soutenons-nous les uns les autres autant que le bonheur et la paix de tous nous le permettront.

... Ces paroles : *Aimez-vous les uns les autres* sont vagues, c'est vrai ; mais peut-être est-ce un bien, car, dans ce monde si faux jusqu'à présent, peut-être que les *premiers efforts*, dirigés d'après des paroles plus précises, mais dominés surtout par nos préjugés et nos passions, feraient plus de mal aux autres en les contraignant à ce que nous *croyons bien* qu'en les laissant libres d'eux-mêmes...

Par amour pour tous, nous devons faire tout notre possible pour donner à chacun les moyens de s'instruire, d'agrandir son cœur et son intelligence... et de *prendre librement* une meilleure voie.

Sur le même sujet, étant parvenue à la maturité, elle écrivait à Godin à l'occasion de l'envoi d'une prière :

Je n'ai fait qu'admirer ta prière parce qu'elle n'avait éveillé dans mon cœur aucun autre sentiment que celui d'une émotion profonde et d'un assentiment absolu.

Emilie éprouve la même impression et me disait hier encore : Plus on la lit, plus on la trouve belle ! Maintenant, je la compare avec la seconde que tu m'envoies, et voici les réflexions qui me viennent :

Texte de la première prière :

Puissance suprême qui diriges l'univers,

Que tous les hommes honorent ton intelligence infinie.

Texte de la deuxième prière :

*Puissance suprême qui diriges l'univers,
Que ton existence soit sanctifiée et révérée dans
le cœur de toutes les créatures.*

La première est plus large dans ce début que la seconde et emportera, suivant moi, plus d'adhésions. Demander que l'existence de la puissance suprême soit sanctifiée, c'est supposer qu'elle peut ne pas être sainte, cela prête à l'équivoque et aux contestations.

Dire qu'elle doit être révérée dans le cœur de toutes les créatures, c'est allonger inutilement l'expression. La simple phrase : *Que tous les hommes honorent et vénèrent ton intelligence infinie* est limpide et simple comme la vérité : je la préfère donc.

*
* *

Texte de la première prière :

Que les lois naturelles établies par ta sagesse et ton amour soient observées sur la terre comme dans les cieux.

Texte de la deuxième :

Que les lois naturelles établies par ta sagesse infinie soient observées sur la terre comme dans les cieux ;

Que ton amour du progrès de la vie inspire tous les hommes.

« Que les lois naturelles établies par *ta sagesse et ton amour...* » Il y a dans ces paroles la pensée complète que la loi est faite de sagesse et d'amour, que c'est là ce qui préside à l'existence de tout ce qui est, que tout en doit porter la trace, avoir la sagesse et l'amour comme fin, comme tout l'a pour origine.

Dans la seconde prière, la sagesse reste seule. C'est dans la seconde phrase seulement que vient l'amour, et s'il y est bien considéré comme une des causes de la loi, cela n'apparaît plus aussi clairement que dans la première prière.

Cependant, il y a dans cette seconde phrase une autre pensée : celle de l'amour du progrès de la vie. Faut-il la faire ressortir à cette place ?

Dans tous les cas, je ne crois pas qu'il faille y sacrifier la phrase de la première prière et, d'un autre côté, en gardant la phrase : « Que les lois naturelles établies par *ta sagesse et ton amour...* », on ne peut commencer la strophe suivante par ces mots : « Que *ton amour du progrès de la vie, etc...* » La prière y perdrait de son élégante diction et de sa majesté simple.

Du reste, cette pensée de l'amour du progrès de la vie éclate du premier au dernier mot de la prière qui n'est qu'un acte d'amour en faveur de tout ce qui est. Il n'y a qu'à lire la suite pour s'en convaincre.

*
* *

Texte de la première prière :

Ouvre nos esprits à la lumière de tes vérités éternelles.

Texte de la deuxième :

Eclaire nos esprits à la lumière de tes vérités éternelles.

J'aime mieux la figure d'*ouvrir* nos esprits à la lumière. Nous sommes des aveugles, et il ne suffit pas que la lumière glisse sur nos yeux fermés, il faut que nos paupières s'ouvrent.

La pensée me semble plus forte et plus précise avec le mot *ouvre* qu'avec le mot *éclaire*.

*
* *

Texte de la première prière :

Donne-nous l'intelligence de nos devoirs et l'amour du bien de tous les hommes.

Texte de la deuxième :

Ouvre nos cœurs à l'affection des choses nécessaires au bonheur et au progrès de toute existence humaine.

Donne-nous l'intelligence de nos devoirs.

Comment sacrifier cette émouvante et si simple phrase : *Donne-nous l'intelligence de nos devoirs.* Que de pensées dans ces simples mots ! Comme le souvenir des existences qui nous entourent y éclate !

« *Donne-nous l'intelligence de nos devoirs et l'amour du bien de tous les hommes.* »

Tout le souhait précédent sur l'amour du progrès de la vie qui, suivant moi, ne se trouvait pas à sa place, n'est-il pas dans ces mots ? Et ne le trouvons-nous pas ici, sous une forme plus saisissante ?

sable et plus pratique, entrant plus directement dans tous les esprits de bonne volonté ?

Je n'aurai jamais assez d'admiration pour cette touchante phrase... ; des anges ont dû t'entourer quand tu l'as faite.

*
* *

Texte de la première prière : .

Permets à notre activité d'avoir une fin toujours utile aux autres.

Texte de la deuxième : .

Permets à notre activité et à notre travail d'avoir une fin toujours utile aux autres comme à nous-mêmes.

Quelque chose me dit toujours : Soyons courts, surtout dans la prière, si nous voulons que les paroles en soient répétées avec fruit. Ajouter le mot travail à celui d'activité peut être bon, mais si le premier suffit, il vaut mieux s'y tenir, et je pencherais pour ce dernier parti.

Ne sommes-nous pas toujours utiles à nous-mêmes quand nous sommes utiles aux autres ? Et avec la tendance incessante que nous avons à nous mettre au premier rang de nos préoccupations, avons-nous besoin, jusque dans la prière, de mettre en ligne notre individualité ?

Je préfère ici ces mots : « Permets à notre activité d'avoir une fin toujours utile aux autres. »

(Vraiment, je dois ouvrir une parenthèse pour dire que j'ai l'air d'avoir un parti-pris. Ce n'est pas cela, pourtant, et je te donne partout mes raisons).

Ici, il y a une interverson des phrases dans les deux prières, et c'est l'ordre donné à la seconde que je suis, tout en continuant à mettre en avant le texte de la première prière concordant avec celui de la seconde.

Texte de la première prière :

Que ta Providence nous protège contre l'erreur.

Texte de la deuxième :

Que ta Providence nous préserve des erreurs et des fautes de ceux qui dirigent et gouvernent.

Inspire aux puissants amitié et considération pour les faibles.

Dissipe sur la terre les convoitises de l'orgueil et de l'égoïsme ; efface la haine et la guerre parmi les hommes.

Verse sur les nations les bienfaits de la paix.

Pour rester dans l'esprit qui, suivant moi, convient à cette prière, je prendrais la première phrase qui, dans un sens général, dit simplement : « Que ta Providence nous protège contre l'erreur ».

Il y a dans le mot *protège* une pensée de sollicitude du Créateur envers l'être créé qui rentre bien dans l'esprit de la loi d'amour qui a dicté cette prière.

Puis viendraient les développements heureusement trouvés : « Dissipe sur la terre les convoitises de l'orgueil et de l'égoïsme ; efface la haine et la guerre parmi les hommes ».

« Verse sur les nations les bienfaits de la paix ». Je supprimerais les mots qui désignent comme sujets aux fautes ceux qui dirigent et gouvernent. Je supprime également ceux qui disent : « Inspire aux puissants amitié et considération pour les faibles ».

Tout cela s'écarte de l'esprit de la prière et introduit des pensées de critique du prochain à la place de cette belle effusion d'amour qui éclate tout au long dans ta première inspiration.

Je ne garde donc que ce qui s'applique à chacun en soi et qui vient apporter un complément utile à la phrase : Que ta Providence nous protège contre l'erreur.

*
* *

Texte de la première prière :

Fais que notre bonheur dans la vie soit la récompense du bien que nous faisons pour nos semblables.

Texte de la deuxième :

Fais que notre bonheur dans la vie soit la récompense du bien que nous faisons en vue des autres.

Les mots : *pour nos semblables* valent incontestablement mieux que ceux : *en vue des autres*, qui prêtent à l'équivoque et font penser que le bien pourrait être fait *en vue de* ce que les autres en diront.

Il est vrai que les mots : *pour nos semblables* offrirait peut-être le même sujet de critique. Mais je dois ajouter que la première phrase écrite ici devrait, suivant moi, rester à la place que tu lui as

assignnée dans la première prière, et qu'ainsi cette phrase, venant immédiatement après celle : « Permet à notre activité d'avoir une fin toujours utile aux autres », ne prête plus à la moindre équivoque. Je te copie plus loin la prière remise en son premier état avec les deux seules adjonctions qui m'ont paru utiles.

*
* *

Texte de la première et de la deuxième prière :
Aide-nous dans la pratique du bien et délivre-nous du mal. — Ainsi soit-il !

De tout mon cœur, mon maître bien-aimé, je le demande à Dieu avec toi.

PRIÈRE

*Puissance suprême qui diriges l'univers,
Que tous les hommes honorent et vénèrent ton
intelligence infinie ;*

*Que les lois naturelles établies par ta sagesse
et ton amour soient observées sur la terre comme
dans les cieux ;*

*Ouvre nos esprits à la lumière de tes vérités
éternelles ;*

*Donne-nous l'intelligence de nos devoirs et
l'amour du bien de tous les hommes ;*

*Permet à notre activité d'avoir une fin toujours
utile aux autres ;*

Fais que notre bonheur dans la vie soit la récompense du bien que nous faisons pour nos semblables ;

Que ta Providence nous protège contre l'erreur ;

Dissipe sur la terre les convoitises de l'orgueil et de l'égoïsme ; efface la haine et la guerre parmi les hommes ;

*Verse sur les nations les bienfaits de la paix ;
Aide-nous dans la pratique du bien et délivre-nous du mal.*

Ainsi soit-il !

. . . Quels êtres bornés nous sommes, et cependant, dans cette imparfaite machine, il y a le sentiment de l'Infini ! Cela seul ne prouve-t-il pas que nous avons l'éternité devant et derrière nous, et que la vie qui nous anime vient de Dieu ? Le jour sera, cependant, où ces croyances réconforteront et réjouiront les cœurs, où les hommes se sentiront possédés d'une même vie, souffriront du mal les uns des autres et se féliciteront des joies communes. Comme tu seras bien à ta place, alors, dans ces sociétés dont tu fais déjà partie intérieurement !

Elève-moi avec toi et ne laisse pas redescendre dans les mondes de l'égoïsme ta dévouée disciple...

P.-S. *Cinq heures et demie.* — Je reçois ta lettre du 18, datée de Chamblemy. J'y répondrai tout au long demain. Je n'ai pas eu le pressentiment du lieu où tu étais, mais je sentais cependant que

tu pouvais voir M. G... hier : lis ma lettre du 18, elle en témoigne.

Que je voudrais donc être assez épurée pour me sentir vivre avec toi sans cesse ! Les communications télépathiques entre vivants apportent la même sensation que celles avec le monde spirituel et elles ont l'avantage de pouvoir être contrôlées. Elles forment nos sens et, par elles, nous pouvons nous préparer aux communications avec les êtres disparus. Les tourments de l'absence entre deux êtres qui s'aiment ont-ils pour résultat de développer nos moyens de relation, en excitant chez nous le besoin d'organes dont la nature nous doue peu à peu ? Je nous compare à ces poissons qui perdent ou recouvrent la vue, suivant qu'ils habitent ou non des eaux souterraines ou traversées par la lumière.

Je suis dans l'obscur, mais j'ai faim et soif du jour et, par instant, mes paupières s'entr'ouvrent et me font apercevoir de quel côté viendra la clarté. Au revoir, à demain matin ; que Dieu te garde et garde mon cœur près du tien !

Préoccupée des mêmes pensées, elle écrivait à quelques jours d'intervalle, avec plus d'effusion encore :

... Mon cœur tend vers toi et s'efforce de pénétrer au loin, mais je ne sens qu'une chose, c'est que toi-même désires me voir.

Les êtres inférieurs ont le tact avant les autres sens, tels la sensitive, le polype, etc... Enfermée dans un corps, je ne suis, par rapport à l'organisme spirituel, qu'un animal-plante : je n'ai que

le tact, et encore il est loin de fonctionner toujours.

Que Dieu me donne donc de te sentir, de te voir à distance, d'avoir la conscience de ce que tu veux, et de te rendre sensation pour sensation.

Tous ces dons sont dans la vie et devront être un jour notre partage. Alors, nous pourrons dire, comme dans les chants sacrés : O mort, où est ton aiguillon ? Sépulcre, où est ta victoire ?

Au risque de n'avoir pas ton assentiment sur ce point, j'en reviens toujours là. C'est que je sens s'agiter en moi tout un organisme qui veut développer son germe. Ta présence est si nécessaire parmi nous, tu es si indispensable à ton œuvre, et j'ai en particulier tant besoin de toi que je voudrais savoir distinguer de toutes les autres les inspirations que tu peux me communiquer à distance.

Nous vivons au milieu d'êtres matériels ou immatériels et les pensées se choquent, se multiplient, s'attirent, se repoussent, suivant des lois. Tous ces mouvements produisent des effets spéciaux qu'on doit pouvoir distinguer les uns des autres. Je voudrais, quand quelque pensée me vient de toi, pouvoir dire à coup sûr : Ceci est de lui !

LETTRES A SA MÈRE ET A SA SOEUR

La correspondance très active qu'elle entretenait avec sa famille, durant ses absences du Familistère, abonde en pages intéressantes sur la vie publique d'alors, et, plus encore, sur des questions de philosophie religieuse et sociale. Nous détachons quelques-unes de ces pages avec le regret de ne pouvoir citer toutes celles qui présentent un intérêt général.

Bordeaux, 2 mars 1871. — ... Hier je suis allée à l'Assemblée ; c'était une séance bien solennelle et que je n'oublierai jamais. J'ai vu et entendu proclamer la déchéance des Bonaparte à l'unanimité moins quatre voix ! ! Terrible soufflet qui va retomber cruellement sur le criminel prisonnier de Wilhelmshoë...

... J'ai assisté aussi, chose bien triste, à l'acceptation des préliminaires du traité de paix qui livre à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine, et Metz, et 5 milliards... Quelle séance, où la colère, la tristesse, l'indignation et l'espérance en l'avenir passionnaient tour à tour l'assemblée entière ! Je n'oublierai jamais cet émouvant spectacle... Maintenant la paix est faite, je crois. Puisse l'avenir nous la garder !

Paris, 13 mars 1871. — ... Nous avons traversé la place de la Concorde et les larmes m'ont monté aux yeux et coupé la voix quand j'ai vu les statues avec le visage voilé de crêpe et la malheureuse Strasbourg couverte de dra-

peaux sur ses voiles noirs. C'est simple et touchant comme tout ce que qui est grand...

Le 4 mai 1871, elle écrivait de Versailles à sa sœur, momentanément absente de France :

Il faut que tu saches que Guise a nommé *toute la liste républicaine* sans exception... Quel coup de foudre pour nos adversaires !... Il paraît de plus que les arbres de la Liberté font leur apparition à Guise, élevés la nuit par les jeunes gens secondés par les *Prussiens* ! O liberté ! voilà de tes coups !

— Vois-tu les Prussiens s'en retourner dans leur pays pour y répandre les doctrines démocratiques et sociales dont la France les aurait nourris ? — C'est trop beau pour être général, malheureusement. N'importe, je crois en l'avenir, et les pages de *Solutions Sociales* me brûlent les doigts ; j'ai hâte de les jeter aux mille consciences qui les invoquent sans les connaître.

Versailles, 14 mai 1871. — ... M. Godin est revenu hier soir bien portant et sans avoir éprouvé aucune difficulté. Il a trouvé Paris formidablement préparé à l'horrible lutte qu'on ne pourra, hélas ! éviter et dont nul ne peut prévoir le dénouement, surtout quand on considère l'armement et les travaux intérieurs de Paris...

A Paris, je ne sais par quel singulier phénomène, le canon s'entendait moins qu'ici ; ses grondements nous obsèdent comme une voix

terrible de reproches, de menaces, — et de douleurs surtout. — C'est le canon de Versailles contre les forts de Paris ; Issy est aux mains du gouvernement de l'Assemblée et Thiers *espère* (!) en avoir fini sous très peu de jours. Tout cela est triste, mais Dieu conduit toutes choses ; si les hommes tombent, l'idée ne meurt pas ; elle germe et s'accroît au contraire de tous ces sacrifices.

L'absurde majorité de la Chambre vient de voter l'urgence pour des prières publiques pour le prompt *rétablissement de l'ordre*. En même temps, elle fait courir un manifeste du comte de Chambord, prêt à monter sur le trône pour nous *sauver* ! N'est-ce pas aussi éloquent qu'habile, ces démarches et ces prières en face des communes de Paris et des principales villes qui prétendent se lever pour maintenir la République ? — Peut-on leur dire plus clairement : vous avez raison ? Tout cela est trop maladroit et fait trop bien l'affaire du progrès pour n'être pas pris en pitié. Aussi Paris répand à profusion ces choses-là dans les mains des citoyens qui ne sont pas encore convaincus que la Commune défend bien la République...

...Il est onze heures du soir, j'entends dans le calme ce bruit incessant du canon dont les Prussiens se moquent avec bravoure et je vois briller dans le ciel pur les étoiles fixes qui nous parlent de mondes sans fin où le progrès est indéfini, mais où l'on n'arrive qu'au milieu de ces luttes dans lesquelles l'âme s'agrandit par la douleur même.

Je pense aussi que j'ai vu ce coin d'espace avec ma sœur chérie, que son œil a saisi, comme le mien, les découpages de l'église sur le fond du ciel et j'embrasse dans mon cœur l'amic que je voudrais tenir auprès de moi.

Versailles, 25 mai 1871. — ... Vous devez connaître les terribles événements de Paris... Que de ruines et que de sang !

Les insurgés de la Commune se débattent encore pour l'effort final ; se sentant perdus, ils veulent mourir en combattant, sans doute.

Versailles est calme, le temps splendide : une chaleur d'été ! Les enfants et les fleurs sont brillants et joyeux et, à cinq lieues de nous, se passent ces épouvantables scènes !...

Des prisonniers nombreux sont amenés ici ; la foule stupide les insulte sans penser que le grain qu'elle sème ainsi ne sera pas perdu. Que de haines vont s'amasser dans les cœurs !

Tout cela est bien triste pour nous qui ne voyons pas loin ; qui sait ce qu'en pensera l'avenir ? Qui sait ce que veut la Providence de ce monde ?... La vie renait plus belle de la mort même, et l'intelligence sort peut-être épurée et grandie au sein des sociétés, après les coups formidables qui posent brutalement au monde la question sur laquelle on veut *fermer les yeux*.

A travers tout cela, j'espère, et je crois fermement en l'avenir. *Solutions sociales* avance bien ; aussitôt le dernier « bon à tirer » je pars, si possible, même sans attendre le livre, pour aller

vous embrasser toutes deux, chères bien-aimées mère et sœur. Quel bonheur pour moi de vous revoir en bonne santé et de reprendre notre vie et nos habitudes !

Versailles 9 juin 1871. — Je suis encore sous l'impression pénible du discours de M. Thiers, discours prononcé d'une voix basse, affaiblie, attendrie, presque poignante ; discours qui a soulevé des applaudissements fréquents et nombreux ; discours qui voulait nous expliquer pourquoi son auteur se ralliait au vote qui rappelle en France les Bourbons et les d'Orléans, et qui n'a jamais dit sous des formes diverses qu'une chose pouvant se résumer ainsi : Au nom du pays, au nom de son repos, au nom du travail dont il a besoin pour réparer ses forces, par pitié pour vous-mêmes, ne votez pas cette loi ; je connais des choses que vous ne pouvez connaître et, je vous le dis, la province est inquiète et le moindre mouvement que vous imprimerez aux esprits peut conduire le pays aux horreurs d'une guerre civile générale. Prenez garde à vous !

J'ai vainement cherché pourquoi M. Thiers se rallie au projet : je ne l'ai pu comprendre. Il a dit que les princes s'étaient engagés *vis-à-vis de lui* à ne pas profiter de la loi et à ne pas entrer dans l'assemblée, mais peut-il bien croire que cela suffise au pays qui voit les portes ouvertes à toutes les intrigues possibles des prétendants ? — Non, puisqu'il nous a répété sans cesse : Ne votez pas ; au nom de la France, ne votez pas !

Avec ma nature impatiente et mon besoin de rectitude j'étais horripilée de ce discours et tout m'en faisait mal. J'aurais voulu qu'il dise : « Considérez l'état du pays ; je ne vote pas cette loi et voici pourquoi : toutes les grandes villes sont prêtes à la révolte, parco que leur crainte à toutes est que la République soit menacée. C'est pour ce motif que Paris s'est révolté et que nous avons fait ce que vous savez trop bien. Avez-vous envie de voir se renouveler ces scènes en France, et partout, cette fois ? Votez la loi, mais votez-la en connaissance de cause, si vous l'osez ! » Eh bien, cela, il l'a dit et redit sans cesse en l'entortillant tellement que ceux qui ne veulent point entendre n'ont point entendu et l'ont applaudi dans l'instant même où, pour tout esprit logique, il parlait contre eux. Pauvres hommes ! Est-ce là la première assemblée du pays !... Figure-toi des écoliers turbulents et indisciplinés qui ne veulent pas écouter une leçon, et tu auras l'idée exacte de ce qu'a été la Chambre après le discours de Thiers. Vainement la gauche a envoyé quelques orateurs pour reprendre les questions et les examiner. Il leur était impossible de se faire entendre. Pour te donner une idée du vacarme, imagine que, dans la loge où j'étais, un idiot de petit crevé criait à l'orateur de l'opposition : « Voleur ! on devrait te fusiller !..... Ils ont soutenu la Commune ! » etc..., et qu'à part nous, qui le touchions, personne à six pas ne pouvait l'entendre ! Juge du tumulte et juge de l'état des esprits !

Tu conçois, n'est-ce pas, que je suis sortie de là avec un mal de tête et d'esprit qui m'a rendu impossible la rédaction de cette lettre hier soir. Maintenant, que nous réserve l'avenir ? Aurons-nous le temps de payer le Prussien et de le renvoyer chez lui avant de voir de nouveaux désastres ? Plus que jamais, je le souhaite de tout mon cœur. Malgré tout, je crois en l'avenir, et je ne vois en nous que des instruments d'une puissance qui marche à son but en nous élevant nous-mêmes, au milieu de ces difficultés dont l'importance paraît si considérable dans l'existence éphémère de l'individu, mais qui ne représentent qu'un pas dans la marche en avant de la grande humilité. Il faut toujours en revenir à cette conclusion : travaillons et aimons, chacun dans notre sphère, et confions-nous à Celui qui nous a imposé notre tâche ici-bas...

*
* *

La maternité, dont elle n'a pas connu par elle-même les joies et les épreuves, lui inspirait un respect attendri. On en trouverait l'expression dans nombre de ses lettres.

Elle écrivait en 1873 :

... Chère sœur, je ne sais comment je me transforme, mais il me semble que mon cœur sait mieux aimer tous ceux qui me sont chers depuis que je t'ai vue mère .. Tout cela se lie en moi par je ne sais quels moyens. Dans tout ce que je vois de bon et d'aimable, c'est maman et toi que je retrouve...

Et, citant des passages de Swedenborg, elle ajoutait :

... Si vous saviez comme il est pur lorsqu'il parle des enfants et des mères ! Vous êtes mères toutes deux : j'ai eu les larmes aux yeux en lisant que les anges les plus près de Dieu sont dans le ciel de l'Innocence, ... que le petit enfant est dans la « correspondance » de ce ciel, qu'il est innocent à sa naissance et que *la mère aussi, vis-à-vis de son enfant, est dans l'Innocence.*

Comme c'est pur et joli tout cela ! Et quel puissant moyen nous trouverons en ces lois divines pour nous élever les uns par les autres !...

Fragments d'autres lettres sur le même sujet :

3 Juillet 1873. — ... Par toutes les pensées qui s'éveillent au cœur des mères devant l'enfant, Dieu n'a-t-il pas voulu rappeler sans cesse à l'homme sa divine origine et la fin vers laquelle il tend ? Les enfants me sont plus chers encore maintenant, et les mères plus sacrées. Oh ! si toutes connaissaient la sainteté de leur rôle ! Cela viendra, pourtant, quand nous aurons assez élevé nos cœurs pour comprendre Dieu comme étant l'amour et la vie infinis.

Tant que nous n'en serons pas là, nous verrons ces cruelles profanations du bien, ces divisions des enfants et des parents, ce dédain des mères pour les enfants des autres mères, ce précoce mépris des enfants les uns pour les autres, tout

ce cortège de haines qui se fondra pourtant un jour à la chaleur de l'amour d'un Dieu infiniment bon, *vu et aimé par chacun de nous dans ses propres enfants*, puisque c'est ainsi seulement que nous pouvons l'atteindre autour de nous. Nous nous servirons de l'amour qu'il met dans nos cœurs pour l'aimer lui-même dans autrui...

... Et chez vous, y a-t-il du nouveau ? Ma petite nièce ne devient-elle pas chaque jour plus vive et plus sensible aux impressions extérieures ? C'est bien intéressant de suivre pas à pas le développement d'un petit enfant et de voir comment l'être intelligent se sert de ses organes, aussitôt que cela lui est possible, pour manifester son caractère propre. Il doit y avoir dans cette étude l'intérêt passionné du savant ou du joueur qui espèrent saisir la révélation ou la combinaison de la force intelligente dans la matière, et qui guettent tous deux, l'un pour saisir le nœud de la vie, l'autre pour calculer les coups du sort.

Je te vois, chère sœur, étudiant ton petit trésor pour connaître d'avance la valeur et la force de l'esprit qui l'anime et qui va se révéler un peu chaque jour sous tes yeux, et je te vois d'un autre côté disposer les choses extérieures et régler les incidents de la vie de façon à provoquer autant que possible chez Marie Jeanne le jeu de toutes les facultés dans un développement harmonique.

C'est une gracieuse tâche et bien sainte que celle de la mère, et ton petit enfant, près de toi et de notre chère maman, a reçu en partage un bon nid...

... Il me semble vous voir : il est neuf heures et demie ; je regarde le beau ciel plein d'étoiles qui brille également sur vous et je confie aux puissances supérieures tous les sentiments d'affection que mon cœur vous envoie...

Versailles, 6 juillet 1875. — Je me demandais, hier ou ce matin, avec quel langage pensent les petits enfants quand ils sont plongés dans ces profondes méditations où nous avons vu souvent notre fillette ?

... Si tu as compris nos pages sur Swedenborg, je ne te dirai rien que de clair en ajoutant : Puisque la pensée vient de l'amour, il y a une pensée indépendante des mots : c'est la force qui sent l'amour et en a conscience.

Nous trouverions cette force en nous si nous nous analysions bien, et c'est peut-être par elle que nous communiquons à distance.

Nous sommes parfois dans cet état : aimant vivement, sentant que nous aimons, et tout cela, en effort permanent dans l'esprit et indépendamment des termes du langage.

A son arrivée dans la vie matérielle, l'enfant doit avoir les sensations de ses forces affectives, et il aime ou repousse par elles tout ce qui l'environne sans connaître les mots *amour* et *antipathie* ; il pense par le sentiment de ce qui lui fait peine ou plaisir en attendant qu'il acquière l'instrument du langage pour communiquer au dehors ce qui se passe en lui-même.

Ces forces vives sont l'être véritable ; le lan-

gage, comme le corps, n'est qu'un moyen d'action proportionné aux besoins de l'individu ; celui-ci apprend à se servir de la langue pour parler comme des bras pour travailler, mais il y a une capacité de pensée et d'amour qui demeure en dehors de cela.

Pourtant, il y a une école de matérialistes qui s'appuient sur ce fait en disant : l'enfant ne pense qu'à mesure qu'il apprend les mots et qu'il sait ce que les mots veulent dire ; et ils vont même jusqu'à prétendre qu'en conséquence, une langue bien faite tient lieu de raisonnement et donne tout à l'homme. Cela est logique, mais insensé ; et il n'en peut être autrement, si l'on fait du mot le point de départ de la force qui le met à son service.

Oh ! mon Dieu, ces gens-là n'ont donc jamais vu le beau regard d'un enfant pénétrer dans le leur et descendre, profond et vivant, jusque dans les replis de leur conscience, y cherchant la confiance et l'amour ?

— Que Dieu leur envoie ces anges !

Sur ses lectures, elle écrivait de Versailles :

9 novembre 1873. — J'ai relevé de bien belles notes dans le Nouveau Testament, et je fais maintenant l'étude rapide de l'Ancien.

Une chose frappe dans tous ces livres prophétiques... l'affirmation que Dieu n'a point fait le mal, que l'homme a été créé pur ; qu'il s'est égaré volontairement ; que ses souffrances sont un moyen de le ramener à la vérité ; qu'après

tout ce mal viendra le bonheur, la paix et le règne de l'amour.

... Je vais, je l'espère, relever de curieuses et utiles citations, pour la brochure de M. Godin, dans ces livres dont s'arment les sectaires contre la démocratie ; ce sera faire œuvre bonne que de retourner l'arme contre eux.

... Depuis combien de temps, mon Dieu, nous dit-on de nous aimer les uns les autres, et nous n'en avons pas fini encore avec la mendicité, l'ignorance, les prisons, l'échafaud, les guerres surtout, enfin avec tous les instruments de la haine et du mal ! Et puisque nous trouvons tout cela nécessaire, que nous ne savons pas nous en passer, il est donc bien vrai que cette société est faite à notre image et que les maux dont on y souffre sont la résultante de notre état moral.

Oh ! chère maman, chère sœur et petite-nièce, dépêchons-nous de nous aimer, d'aimer les autres, de ne penser mal contre personne, de vouloir le bien de tous, pour jeter dans cette atmosphère de bonnes idées d'amour qui aillent réchauffer d'autres cœurs, car la pensée se développe comme toute autre substance ; jetons donc de l'amour dans l'air, comme on y jette des parfums, afin de lutter contre la mauvaise odeur de la haine et de la division.

Chères aimées, on voit bien que je lis les prophètes : je fais comme eux, je prêche à tout propos...

23 janvier 1874. — ... J'admire ces livres

sacrés de la Chine où la raison domine si pleinement... La clarté de la pensée et la beauté du style y sont frappantes à travers la traduction.

... Une chose m'a touchée, hier : j'ai vu cette belle image que je vous donne textuellement :

« Si l'on exerce les fonctions de prince, il faut « aimer, chérir tout le peuple, comme une tendre « mère aime et chérit son enfant au berceau ; « ... ce sont les mêmes sentiments de tendresse « naturelle qui doivent diriger le prince dans ses « rapports avec la multitude ».

Aussi voit-on dans ces temps reculés une sollicitude incessante pour assurer les vivres, pour partager les terres, bâtir les maisons ; il faut que le prince, « *le père et la mère du peuple* », sache ce que souffre le laboureur dans son travail, qu'il puisse lui-même exécuter ces divers travaux ; s'il est au-dessous de sa tâche, le mandat du ciel est déchiré : il peut être légitimement mis à bas du trône.

Tout cela n'a pas empêché la Chine de rejeter en grande partie ces doctrines, puisque, aujourd'hui, le boudhisme y règne et que le boudhisme pousse à l'inaction, à la vie contemplative et à l'égoïsme individuel.

Mais le point de départ était rayonnant de lumière : quand saurons-nous y revenir ? — Ferons-nous comme l'enfant ? Lui aussi reçoit de ses parents des leçons utiles et tendres, il les suit pendant ses premières années, puis les rejette pour marcher seul et se faire son expérience ; mais les leçons germent dans l'esprit et, si le

mal n'étouffe pas le bien, l'enfant revient à la lumière de son jeune âge avec plus de force et de volonté ; il la recherche parce que tel est son vouloir, cette fois, et il en agrandit le foyer. Saurons-nous faire de même ? Notre heure en est-elle proche ? — C'est douteux...

Versailles, 11 février 1874. — Chère sœur..., je comprends ta peine : c'est un sentiment très pénible que celui de notre impuissance à faire aimer le bien aux autres, une fois que nous commençons à l'aimer nous-mêmes.

De quels termes faudrait-il se servir pour que l'idée pénétrât d'une façon durable dans les cœurs ? Sous tant de formes diverses on a prêché l'amour humain... et nous en sommes encore à ne pas le comprendre tous ! C'est une chose qui souvent afflige M. Godin ; il se demande : que faire ?... que dire ?... Et l'on en revient à Swedenborg : le bien qui n'est que dans la mémoire et dans les convenances du moment n'est pas approprié à l'être et s'en ira comme il est venu...

Dans ta lettre, tu parles de Jésus ; quelle souffrance doit être celle d'une âme comme celle-là, jetée au milieu d'un monde barbare et sentant que l'amour, pourtant, le sauverait tout entier ! Il est venu pour le dire, et il le dit, mais son premier disciple le renie au moment du danger, et Jésus, qui *voyait la pensée*, le savait bien d'avance. Il faut son martyre pour forcer sa parole à vivre dans le cœur de onze hommes seulement, parmi la multitude de ceux qui l'ont connu.... Plus l'âme est grande, plus elle doit souffrir de

ce mal du monde et vouloir y porter remède ; c'est la force qui nous envoie les messies.

... Je ne veux ni te louer de le sentir, ni surtout te consoler ; il y a des germes de souffrance qu'il faut cultiver en nous...

19 février 1875. — ... Je me suis procuré la Jeanne d'Arc de Michelet, et la trouve inférieure à celle de Henri Martin. Vous en pourrez juger, si vous le désirez, un de ces jours. Le premier a travaillé son sujet en donnant plus libre essor à son imagination, tandis qu'Henri Martin suivait à pied les documents officiels du procès et les autres ; et, chose bien frappante, c'est Henri Martin qui cause la plus profonde et la plus poignante émotion. La vie de Jeanne d'Arc est telle, sa personnalité est si pure et si haute que l'invention n'a rien à faire là ; il faut raconter simplement : entrer dans une autre voie, c'est diminuer Jeanne. Notre imagination n'est pas à la hauteur de cette innocence toute imprégnée d'une mission de Dieu.

... Dans son histoire de France, Henri Martin nous a fait venir les larmes aux yeux, à nous deux André, quand il a décrit la construction de la cathédrale de Chartres. Le sujet ne semble pourtant pas bien attendrissant, mais l'auteur a fait revivre de façon si émouvante l'ardeur religieuse qui souleva alors cette misérable population de serfs !

... Les associations maçonniques de Normandie arrivèrent, bannières de leur corporation en tête ;

hommes, femmes, enfants, tout le monde se mit à l'œuvre dans Chartres. Afin que les travaux ne fussent pas interrompus, les escouades de travailleurs se succédaient même la nuit, à la lueur des torches ; et tout ce pauvre monde travaillait à la Maison de la parole de vie, ne demandant pour salaire qu'un morceau de pain.

Ils travaillaient en chantant des cantiques ; et c'est ainsi, en gravant dans les pierres mêmes toute la ferveur d'espérance dont ils étaient animés, qu'ils concurent et réalisèrent un édifice qui est un chef-d'œuvre aujourd'hui.

...Tous ces ouvriers de bâtiment sont nos pères ; un jour viendra, pourtant, où les dynasties ouvrières sentiront vivre en elles tous ces efforts et prendront le premier rang, en suivant tout simplement la voie tracée par leurs ancêtres et en faisant non seulement les temples où l'on prêchera la parole de vie, mais aussi en organisant les groupements où l'on mettra cette parole en pratique.

9 juillet 1875. — ... Oh ! chères aimées, quelle œuvre que celle de Michelet sur la Révolution ! Nous en avons lu les quatre-vingt premières pages contenant une revue de l'idée sociale et religieuse depuis le moyen-âge jusqu'à 89. — Quelles pages ! chaque mot est sorti du cœur, cela a été vécu, c'est écrit avec la vie même de l'auteur ; on subit un effet qu'on ne peut rendre, et si l'ouvrage est tout entier comme ces pages, c'est vraiment une œuvre de maître.

... Il faut lire et relire ce que nous venons de

voir parce qu'on ne peut en saisir toutes les beautés d'un coup ; cela prend et tord le cœur, vous montre béant l'insondable abîme des larmes et du sang versés au nom de la catholicité et du despotisme, puis vous jette face à face avec l'amour infini de Dieu *dans les hommes* qui peut, seul, redresser la marche de l'humanité et qui fut, dit Michelet, l'essence même de la Révolution.

Au cours d'un voyage dans le Morvan, elle visita avec Godin l'ancienne ville forte et l'abbaye fameuse de Vézelay.

Dans une lettre écrite à ce sujet, le 18 septembre 1875, elle retrace d'abord, d'après Augustin Thierry, l'importance féodale de l'antique couvent et les luttes désespérées de ses serfs pour leur affranchissement communal, puis elle ajoute :

... Des splendeurs d'autrefois, voici ce qui reste : douze cents habitants, dont les maisons grimpent du pied au faîte de la montagne ; sur les trottoirs informes et biscornus s'ouvrent, devant chaque logis, les trappes des caves ; circuler la nuit peut n'être pas sans danger, au-dessus de ces précipices. Tout ce petit monde a l'air pauvre et tranquille ; où est la vie, où sont les hommes d'autrefois ?

... Quant à l'abbaye elle-même, voici : du couvent, plus de trace, la Révolution a tout emporté. L'abbaye est debout, mais que de saints sans tête ! Quelles mains indignées ont traité ces emblèmes comme, si longtemps, on a traité le peuple ?

On est pris d'une sourde émotion quand on entre sous ces vastes nefs désertes, aux murs nus

du haut en bas. Quelques chaises, à l'entrée du chœur, suffisent pour les habitants du village actuel ; le reste est vide. Un vieux petit lustre pendille au bout d'une corde raccommodée, tombant du haut de ces arceaux si élégants, jetés avec tant d'amour par le peuple au temps où il espérait trouver son affranchissement dans l'Évangile.

Le célèbre adversaire de ses ouailles, Pons de Montboissier, abbé de Vézelay, peut revenir en esprit chercher ses vêtements brodés d'or, il se reconnaîtra peut-être lui-même dans cette image de pierre restée seule dans une niche du mur, la tête et les mains cassées et l'inscription arrachée...

Ainsi passent les gloires de ce monde ! Ces mots me sont revenus tout le jour de ma visite et me reviennent encore quand je pense à Vézelay. Heureux qui met son cœur plus haut et s'unit à des objets plus durables !

Mais puis-je omettre une chose essentielle à noter ? — Dans cette splendide église, bâtie vers l'an 1000 ou 1100, aux chapiteaux de toutes les colonnes sans exception sont gravées dans la pierre les plus horribles scènes de meurtre et de torture, comme si, alors, on ne voyait et ne connaissait rien autre ; ou comme si le peuple avait voulu forcer la divinité du temple à savoir de quelle façon il était traité. Ce ne sont que coups coupés, langues arrachées, corps torturés, monstres abominables semblant prier ou tuer : c'est un enfer en miniature.

Sortant de là, nous sommes allés nous asseoir sur les bancs de marbre blanc, aujourd'hui rongés

de mousse, d'où la vue embrasse à la ronde huit à dix lieues de plaines : la « potée » de Vézelay, et la même idée s'est imposée à tous deux : c'est que l'homme, cette petite fourmi qui s'agit là-bas au fond de sa demeure, déplaçant d'ici pour les mettre là les petites choses qui font son existence, a pourtant le singulier pouvoir de la vie : il peut s'unir d'amour à tout ce qui est, à l'atome de mousse qui éveille la vie végétale au sein du rocher comme à l'astre qui poursuit sa ronde au sein de l'espace. Plus il aime, plus il vit, plus il est grand : là est son gage d'éternité.

Au cours de l'été de 1881, ayant entrepris avec M. Godin une excursion dans les Alpes, elle fait part à sa sœur, de ses impressions de voyage avec une verve et une bonne humeur dont on jugera par le récit suivant :

Genève, 27 août 1881. — ... Il pleut sans arrêter depuis ce matin. C'est un vrai temps de repos et de mise au courant des correspondances.

Figure-toi que Genève est si beau, — je devrais dire le lac, — qu'il est splendide même aujourd'hui, il est d'un vert adorable sous le ciel si terne, si gris et si brumeux que toutes les montagnes au loin ont disparu et que nous semblons être en pays de plaine...

Chamonix, je crois te l'avoir déjà dit, est à environ mille mètres au-dessus de la mer, et au fond des gorges abruptes et sauvages les plus laides du monde, suivant moi. Un pays où l'on se tord le cou pour voir le ciel au zénith, merci ! Chamonix est serré de près entre le Mont

Blanc et le Brévent ; il y a un passage pour la route de Genève, — aussi terriblement belle que possible, mais sûre... relativement ! — et un autre passage pour sortir de Chamonix sur Martigny. C'est la route où le malheur qui t'a émue est arrivé.

Le Mont Blanc se dresse à environ quatre mille huit cents mètres au-dessus de la mer, et le Brévent, modestement, à environ deux mille sept cents, c'est-à-dire qu'il n'a que dix-sept cents mètres au-dessus de Chamonix, un rien, si ce n'était pas si raide. Il paraît qu'on avait autrefois beaucoup de peine à monter sur le Brévent, moins cependant que pour aller au Mont Blanc, mais enfin c'était difficile, on ne pouvait y aller qu'à *pied*. La commune de Chamonix, soucieuse des plaisirs du touriste, s'est dit : « Mais si nous « faisions une route pour aller au Brévent à *mulet* ? Sitôt dit, sitôt fait.

Sur une partie de la pente, pas tout à fait verticale, qui regarde Chamonix, on trace une route en lacets, comme on peut, entre des rocs immenses qui, ne voulant pas se laisser entamer, obligent à faire le zig-zag vertigineusement court en haut du mont. Mais les mulets montent si facilement ! Et puis, on est bien sur un mulet pour monter ! Dieu ! l'aimable route, et que les touristes vont être contents !

Depuis deux ans, donc, on jouit de ce chemin du paradis, c'est le vrai mot. Maintenant, montons-y nous deux. Si tu veux, je serai l'homme et toi la dame.

Dans ce cas, voici comment nous faisons ; toi, tu as le bon mulet et le guide tient la bête à la tête ; tu es assise de côté et l'on te fait passer une jambe si drôlement en l'air que tu ne peux t'empêcher de rire. Tu ouvres la route, et moi, je te suis, pas à pas : le chemin est si étroit ! J'avance, ensourchant le numéro deux, qu'on dit valoir le numéro un, mais ça ne paraît pas sûr. Un apprenti-guide tient ma bête et lui fait peur dans les moments difficiles.

Nous voilà partis. Pour commencer, quand nous sommes à peine au-dessus du sol, la route est douce, elle tourne avec des formes arrondies, elle traverse des sapins ; les vaches, les chèvres avec leur sonnette au cou égaient le paysage ; comme c'est gentil et frais ! Tiens, il y a une éclaircie. Tu regardes en bas, moi aussi. Brr... que nous sommes déjà haut ! Plusieurs villages sont joliment accourus se serrer contre Chamonix, et leurs clochers d'églises sont là qui nous attirent comme si nous étions la foudre et eux, des paratonnerres. Voilà le torrent, qui a l'air de couler à plat ; les montagnes s'abaissent ; seul, le Mont Blanc s'élève ; et puis, quelle diable de route ! La voici qui n'a plus de sapins du tout ; elle se déroule sur le roc nu et ses zig-zags deviennent fâcheusement courts : ne regardons pas en bas, c'est plus sûr. Levons la tête. Oh ! il s'en faut que nous touchions le sommet : il n'y a encore que deux heures que nous montons ; il en faut encore au moins autant.

— Allons-y gaiement, on descendra comme on

pourra ; ce que Dieu garde est bien gardé!... C'est vrai. Nous le verrons à la descente.

Nos mulets ont l'air de monter à l'échelle et vraiment, on est pas mal du tout dessus, *pour monter*. Quand on ne tourne pas sur le zig-zag, toi qui es devant, tu tournes la tête et me regardes ; je t'apparaîs en contre-bas. Moi, je te regarde sans cesse en avant de moi, tout étonné que tu n'aies pas le vertige et que tu ne me tombes pas sur la tête avec ton guide et ton mulet. Tu ne dis rien, mais tu penses de même.

Arrêt. Nous sommes au châlet de Bel-Achat. Il n'y a plus qu'une heure à monter. Pas plus de végétation que dans le creux de ma main. Le paysage devient splendide. Le ciel maintenant s'est arrondi autour de nous presque comme dans les pays de plaines. Notre voisin d'en face, le Mont Blanc est seul plus haut que nous. Dieu, qu'il est beau dans sa neige blanche, étincelante sous le ciel bleu ! On dit que les touristes en font l'ascension. Le châlet dispose d'un télescope. Nous regardons dedans (à cinquante centimes par personne) : oui, voilà les touristes, cinq hommes et une femme, guide compris.

Ce voisin qui a l'air si près de nous est à trois lieues environ en ligne droite, mais toutes les proportions sont bouleversées pour l'œil dans cet étonnant pays. Nous prenons un peu de vin et commandons notre déjeuner pour la descente. On nous guettera au télescope.

En route. Nous remontons sur nos bêtes et, cette fois, partons tout droit pour le ciel. Les

pierres couvrent tout. Il y en a de toutes dimensions ; bien entendu que la route en est construite. Les mulets vont là-dessus comme sur un escalier. Leurs pas résonnent. Nous découvrons de si belles vues en montant dans ces hauteurs que nous ne songeons plus du tout à la descente. Du reste, par ici, le paysage est d'un calme solennel. Pas un oiseau. C'est la région du silence absolu.

La route a cessé ses zig-zags, elle contourne presque le mont Brévent ; elle est tracée maintenant non plus sur la limite de l'abîme, mais en plein sur le dôme ; on a des rochers tout autour de soi, de petits lacs minuscules, des neiges oubliées. Les cimes du mont se sont écroulées, sans doute sous l'action du temps, et ont jonché le sol des pierres de toutes tailles que nous voyons.

Tiens ! des touristes nous ont précédés. Le sommet est occupé. Nous y voici comme eux. Vite, nous descendons de nos montures et contemplons ce que nous sommes venus chercher. Nous nous trouvons en France et nous avons devant nous l'Italie que le Mont Blanc nous cache ; puis, sur le côté, la Suisse, dont nous apercevons au loin un morceau entre les interstices des montagnes devvenues pour nous des collines. Sur la chaîne du Mont Blanc, nous apercevons le Montanvers et la Mer de glace, bien bas, presque à plat. Quoi, c'est là ce qui nous a été si difficile à gravir ! C'est humiliant. Cela nous paraît plaine.

Après avoir bien joui de ce spectacle, nous nous disposons à redescendre.

Ici, ma chère, je suis stupéfaite d'en être à la

page 13 : moi qui croyais ne te dire que deux mots ! Si nous précipitions le récit ? C'est plus facile et moins dangereux que de précipiter la descente. Faisons-le donc.

Tu sais les beaux rêves qu'on fait quand on n'a pas peur, qu'on ouvre les ailes de l'esprit pendant le sommeil du corps et qu'on franchit montagnes, vallées, cours d'eau, fleuves, mers, villes, considérant sans crainte l'abîme qui fuit sous vos regards ? Eh bien ! quand il s'est agi de descendre le Brévent, une fois arrivée sur la partie de la route en zig-zag, en dessous du sommet, j'ai éprouvé la sensation de mes rêves, au moment où, confiante en la loi de ce mode spécial de vie, je vais ouvrir mes ailes et m'abandonner à l'espace. Seulement, là, je sentais trop bien que je n'avais pas d'ailes du tout et que j'étais juchée sur la selle branlante d'un mulet que le moindre faux pas précipitait avec le guide et moi dans le torrent là-bas, là-bas, là-bas, et de là... à la grâce de Dieu ! André venait derrière avec son apprenti-guide accomplissant la mission que tu sais et me guettant de l'œil...

Nous descendons lentement, horriblement secoués ; je marche devant et me retourne vingt fois, calme et souriante, vers mon compagnon tranquille... Mais si l'on m'eût dit que, dans des conditions pareilles, je n'aurais pas de vertige, je ne l'aurais pu croire, moi qui en ai quand je monte au belvédère du Familistère et même quand je me penche du balcon du troisième au-dessus de la cour !

Enfin, tout est bien. André est content de Chamonix et nous voilà quitte des ascensions difficiles. Il ne veut plus m'exposer à un nouveau Brévent.

LETTRES DIVERSES

Le 18 avril 1878, elle écrivait à M^{me} Marie Howland, l'auteur du roman social *Papa's own girl* (La fille de son père) où est exposée avec enthousiasme l'œuvre du Familistère :

Chère Madame, — Vos deux lettres, celle adressée à M. Godin et celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'ont causé la plus vive satisfaction.

Les sentiments si dévoués, si pleins d'effusion, que vous manifestez pour M. Godin sont ceux que je voudrais voir pour lui dans tous les cœurs. Combien nos sociétés progresseraient plus vite s'il suffisait d'aimer et de pratiquer le bien pour rallier tous les suffrages et concilier tous les efforts !

Chère Madame, votre touchante prière que je ne fasse jamais défaut à M. Godin, en quoi que ce soit qui relève de ma capacité ou de mon dévouement, s'accorde si bien avec le ton général de votre lettre pour me prouver combien vous lui êtes attachée que je crois devoir vous parler en toute fraternité de sentiment, comme vous me le demandez en terminant.

Si je vous parle un peu trop de moi dans ce qui va suivre, souvenez-vous donc que je ne le

fais que dans la mesure nécessaire pour vous initier aux détails de la vie de celui qui nous est cher à toutes deux.

M. Godin et mon père sont cousins germains ; mon vrai nom de famille est Godin, mais des circonstances inutiles à rapporter ici ont obligé, sous le premier empire, mon grand-père à changer de nom. Je ne suis point née à Guise ; mes parents habitaient le voisinage de Paris ; ce n'est qu'en 1856, alors que je touchais à ma seizième année, que nous sommes venus habiter Guise. C'est à partir de cette époque où je n'étais encore presque qu'une enfant que j'ai appris à aimer le futur fondateur du Palais social.

Depuis vingt-deux ans donc, je suis à ses côtés, j'ai été son élève, puis son disciple ; je donnerais sans hésiter ma part de bonheur en cette vie pour augmenter la sienne, et mes jours pour allonger les siens. J'ai besoin d'ajouter que durant ces vingt-deux ans qui m'ont vue tour à tour presque enfant, jeune fille, puis femme, je n'ai point, dès l'abord, compris la grandeur de M. Godin comme je la comprends aujourd'hui. Votre connaissance du cœur humain doit vous indiquer cela. A mesure que je me suis développée dans la vie, je l'ai donc vu grandir devant moi et m'ouvrir des horizons toujours plus larges que je n'avais point embrassés jusque-là.

J'avais vingt ans quand, le Familistère étant construit, mes parents vinrent s'y loger. Je m'occupai de l'installation des écoles et de tout ce qui regarde l'enfance, en même temps que je commençai à servir de secrétaire à M. Godin.

Les lettres que vous avez reçues de M. Godin étaient toutes écrites de ma main : il n'y mettait que la signature. Pour vous donner un plaisir qui vous est bien dû, je lui demande aujourd'hui de vous envoyer un véritable autographe, une lettre tout entière écrite de sa main.

Ne redoutez point qu'il se méprenne sur la nature et la pureté de vos sentiments pour lui. Il vous répondra lui-même sur ce sujet. Mais ce que je ne veux pas que vous ignoriez, c'est qu'il est tellement détaché des vanités du monde que les seules satisfactions qu'il ambitionne sont celles d'être compris, aidé, aimé.

Vous avez parfaitement senti que c'est là le besoin des « messies » qui viennent pour élever à Dieu les sociétés où ils apparaissent.

Votre lettre l'a ému aux larmes ; elle est pour lui remplie de ce parfum précieux dont le monde est si avare pour ses plus nobles enfants.

— Je passe maintenant à la traduction de *Papa's own girl*. Mais d'abord permettez-moi de vous dire que je crois vous connaître un peu à fond, tandis que vous ne me connaissez que par cette lettre. Vous êtes Clara Forest, n'est-ce pas ? l'intelligente et délicieuse Clara. Votre photographie ne contredit en rien cette idée. Je vous envoie la mienne pour que vous sachiez un peu comment est l'une des « Marie » de M. Godin : vous êtes l'autre « Marie ».

Ce n'est pas moi qui traduis *Papa's own girl*. Je l'ai lu, j'en ai été enthousiasmée, j'ai poussé à la traduction, j'en revois avec le plus vif intérêt

les épreuves, mais celui qui en est chargé est le gérant du journal *Le Devoir*, M. M... Un mot donc sur votre traducteur.

C'est un Français d'environ trente-cinq ans qui a vécu trois ans en Amérique, de 1874 à 1877. C'est dans votre pays qu'il a pris connaissance du Familistère : il a écrit, des Etat-Unis, à M. Godin ; une intéressante correspondance s'est engagée entre eux, et enfin M. M... est venu à nous, attiré, le premier, par l'amour du Palais social. N'est-ce point là un titre qui le rend tout particulièrement intéressant pour vous ?

Il parle l'anglais avec aisance et a bien voulu me donner les leçons qui m'ont mise à même de lire facilement votre ouvrage.

Il vous écrit de son côté au sujet de la traduction de *Papa's own girl*. Vous verrez tout de suite qu'il sera pour vous le traducteur le plus consciencieux, mais ce que je désire aussi que vous sachiez, c'est qu'il est plein de modestie, d'un esprit très fin, d'un naturel observateur et d'une rare délicatesse de sentiments. Ajoutez qu'il a toujours eu l'amour du progrès et du bien pour tous, qu'il adopte et pratique la doctrine de la vie exposée par M. Godin dans *Solutions sociales*, et vous verrez que vous ne pouriez souhaiter un meilleur traducteur et que nous pouvons toutes deux considérer M. M... comme un condisciple auprès de notre maître commun (1).

(1) Après le départ de M. M..., que des obligations de famille éloignèrent du Familistère, Marie Moret acheva seule la traduction qui fut signée, en conséquence, des simples initiales M. M., communes aux deux traducteurs.

Vous me témoignez que vous seriez heureuse d'avoir une correspondante au Familistère ; de mon côté, je serais excessivement flattée de pouvoir écrire au prototype de Clara Forest et je me mets de tout cœur à votre disposition pour n'importe quel détail que vous désireriez connaître de notre vie ici.

Veuillez agréer, chère Madame, l'hommage de ma reconnaissance pour les sentiments d'affection fraternelle que vous avez bien voulu me témoigner. Je me sens entièrement dans les mêmes dispositions à votre égard...

La lettre suivante montre que la solide amitié de M^{me} Godin savait au besoin dire bien en face la vérité qu'elle jugeait salutaire, même quand cette vérité était pénible :

Guise, 17 septembre 1879. — Monsieur, ... Si je n'avais écouté que mon désir de vous tendre la main dans la situation pénible qui vous est faite, je vous aurais télégraphié : Venez. Voyant plus profondément les choses, M. Godin, tout en étant touché de vos peines et de votre souvenir, a jugé que la situation qui vous est faite n'était pas aussi définitive qu'il le semble, que l'avenir pouvait encore vous ménager des surprises, et que vous n'étiez guère plus à l'abri de nouvelles difficultés avec votre famille que lorsque vous étiez ici.

Or, ce qu'il veut organiser au point de vue de l'Association, c'est la stabilité, surtout dans les fonctions supérieures, et celle que vous occupiez était du nombre.

En outre, il y a la question du caractère. Je souffre de vous parler comme je le fais quand je vous sens malheureux. Cependant, l'estime que j'ai de votre caractère me persuade qu'en ce moment même, c'est la vérité toute simple qu'il vous faut. Vous avez laissé l'impression, non seulement à M. Godin, mais à vos anciens collègues, que vous n'êtes pas homme à faire des concessions ; il faut que vous marchiez droit à votre but et comme vous l'entendez. Ils vous croient fait pour travailler seul. En association, au contraire, il faut céder ici, céder là, et marcher de concert.

Je suis convaincue, moi, qu'il y a en vous un autre homme que celui qu'on a connu, un homme que les tourmentes ont tenu caché, mais vous comprenez que cela ne suffit pas. Pour tous, vous êtes *l'homme indomptable qui marche à sa guise et entraîne tout, ou abandonne la partie.*

Ces causes empêchent donc que les fonctions supérieures vous soient ouvertes, tant que les choses seront vues sous le jour que je viens de vous signaler.

D'un autre côté, M. Godin songe que votre position est bonne à A..., que vous n'y avez affaire qu'à un seul patron, non à un conseil, et il en conclut que votre intérêt bien entendu est d'y rester, que sans doute vous y aurez, malgré vos peines, plus de chances de stabilité qu'ici, et peut-être aussi plus de motifs de satisfaction.

Un dernier point, maintenant. Il y a dans votre

lettre un passage où vous semblez si bien jeter par dessus bord toute chose, sauf ceci : travailler n'importe comment, n'importe à quel titre, à une œuvre qui ait votre sympathie, que, d'accord avec M. Godin, j'ai prié M. P... de garder vos meubles jusqu'à ce que nous ayons pu échanger une lettre avec vous. Mais, comme, dimanche ou lundi, nous devons partir, M. Godin et moi, pour une dizaine de jours, dans le cas où vous voudriez vos meubles à A..., veuillez télégraphier pour que nous fassions le nécessaire avant notre départ.

Malgré le « *criticisme* » de cette lettre, M. Godin vous envoie son bon souvenir, Emilie vous assure de ses sentiments affectueux, et moi, je vous serre cordialement les deux mains....

Marie, ayant pris l'initiative de s'adresser à un sculpteur pour faire exécuter un buste de M. Godin, écrivait à ce sujet, le 18 juin 1881, à M. Tony Noël :

— Monsieur, avant de presser M. Godin de bien vouloir vous écrire pour régler avec vous les conditions d'exécution du travail dont il a été question entre nous, j'éprouve le besoin de vous dire toute ma pensée sur ce que je désire concernant le buste de M. Godin : je voudrais tant que vous le rendissiez dans la perfection de l'ensemble et des détails !

...Ce n'est point à vous, Monsieur, que j'ai à dire qu'il y a toujours dans l'homme qui s'élève au-dessus de la foule un quelque chose qui le caractérise. Cela peut échapper à la masse, mais le

véritable artiste sait toujours le découvrir. Quelquefois, le trait est assez distinct pour qu'on le reconnaisse aisément, et la découverte est surtout facile quand on sait à qui on a affaire.

...Ce qu'est M. Godin, il faut que vous le sachiez. Pour moi qui le connais depuis vingt-cinq ans, qui l'ai vu dans les circonstances les plus solennelles, les plus graves, comme les plus ordinaires de la vie, si l'on me demandait quel est le trait caractéristique de cette physionomie mobile à l'excès, je dirais : C'est quelque chose de très complexe : une volonté inébranlable et une mansuétude non moins étonnante.

La forme du crâne, les sourcils, les lignes du visage peignent la résolution et la fermeté en traits si saillants qu'il n'y a qu'à rendre la nature. Mais cette mansuétude surprenante qui peut échapper, qui échappe certainement au premier abord, comment la faire ressortir ? Elle se montre dans l'impression du regard, tendre malgré sa fermeté, et dans la bouche, aussi calme que résolue.

Pardonnez-moi, Monsieur, d'être entrée dans ces détails, qui seraient certainement inutiles pour vous si vous connaissiez M. Godin... Un mot de vous m'a fait concevoir que cet éclaircissement pouvait contribuer à fixer le choix entre le bronze et le marbre, selon qu'on voulait plus ou moins de perfection et de fidélité dans la représentation de l'original. Cela entendu, vous verrez donc ce qu'il y aura de mieux à conseiller à M. Godin en réponse à sa prochaine lettre.

Lettre à un ami, professeur de langues au Collège Saint-Paul, à Londres :

14 juillet 1882. — Cher Monsieur Pagliardini, vous souvenez-vous m'avoir adressé, il y a quelques mois, votre petite brochure intitulée : *Varieties of pronunciation* ?

Cet envoi m'a fait le plus grand plaisir, mais, en même temps, il m'a retourné la conscience et m'a pénétrée du sentiment que j'aurais bien dû faire quelque chose pour la réforme orthographique, depuis le temps où vous avez signalé le sujet à notre attention.

J'ai donc traduit en partie votre brochure. Empoignée par le sujet, j'ai voulu en connaître plus long et j'ai traduit également une forte partie de votre autre ouvrage de 1864 : *Essays on the analogy of languages*.

J'ai laissé de côté la partie technique de la réforme, me bornant à en relever les brèves indications indispensables pour savoir quel remède vous apportez aux maux que vous signalez si bien. J'ai pris en entier les considérations historiques, philosophiques et sociales données avec un charme si pénétrant.

Cette traduction, à laquelle s'ajoute bien la partie terminale du discours prononcé par vous, le 24 janvier dernier, devant l'Association pour la Réforme orthographique, va fournir quatre articles environ à publier dans le *Devoir*.

Je viens d'en donner lecture à M. Godin et m'empresse de vous dire que notre inexcusable négligence va ainsi être réparée.

J'espère que le premier article paraîtra dans le *Devoir* du 30 de ce mois.

Comment ai-je pu rester si longtemps sans faire usage de ces documents si intéressants et qui rentrent si bien dans le but de notre « Revue des réformes sociales » ?...

En 1886, pour accompagner l'envoi d'ouvrages de M. Godin, elle écrivait à Emile Zola :

Familistère, 20 janvier 1886. — Monsieur, *Germinal* pose avec une vérité terrible la question de l'exploitation du travail par le capital, sans laisser entrevoir autre chose, pour l'avenir, qu'une revendication aveugle et ensanglantée.

— Et après ?

Aurait-on détruit le monde comme le veut Souvarine, s'il ne renaisse pas meilleur, aurait-on fait un pas ? C'est avec l'homme tel qu'il est qu'il faut marcher vers le mieux.

— Que peut-on faire ?

Je vous envoie, par ce courrier, les objets suivants :

1^o Une étude sociale intitulée : *Le Familistère, association du capital et du travail*. Là, ce sont des faits, datant de plus de 25 ans, qui disent ce qu'il est possible de réaliser individuellement pour la solution équitable et pacifique du problème posé par vous dans *Germinal*.

2^o Une brochure intitulée : *Mutualité nationale contre la misère par l'hérédité de l'Etat*, et une autre étude sociale sur le même sujet. Dans ces deux brochures, ce qui est indiqué c'est ce quo

la nation a de plus pratique à faire pour prévenir la débâcle que vous montrez si éloquemment imminente.

3o Enfin, le dernier numéro du journal de notre association, *Le Devoir*, où M. Godin poursuit ses études sur l'hérédité de l'Etat.

Veuillez agréer, etc.

Au même correspondant, après avoir reçu sa réponse, elle écrivait la lettre suivante, qu'il importe de signaler à ceux qui, plus tard, étudieront les sources du grand romancier naturaliste. Il est à remarquer, en effet, qu'en 1901, dans son roman *Travail*, Emile Zola a dépeint à larges traits, en invoquant le nom de Fourier, une cité ouvrière dont la ressemblance avec celle de Guise est frappante :

Familistère, 1^{er} Mars 1886. — Monsieur, pardonnez-moi de vous avoir, involontairement, laissé ignorer dans ma première lettre que je suis une femme.

M. Godin, le fondateur du Familistère, est mon parent ; je suis, en outre, attachée à lui par la plus complète affection et je collabore à une partie de ses travaux.

Je vous remercie beaucoup de votre lettre du 26 février. Vous me dites que vous avez lu les documents que je vous ai envoyés ; mais votre lettre semble ne viser que l'expérience sociale réalisée à Guise par l'Association du capital et du travail.

Veuillez me permettre un mot concernant cette lettre, malgré le précieux emploi que vous devez donner à tous vos instants.

Un observateur aussi exact et précis que vous l'êtes dans la peinture des maux de notre société

est certainement capable de saisir profondément la valeur des remèdes. Or, dans les documents que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, deux objets différents étaient traités :

1^o L'association du capital et du travail réalisée ici dans le Familistère, fait que vous déclarez (et cela est évident, vu son caractère local) impuissant à éviter la catastrophe sociale imminente ;

2^o L'institution d'un droit d'hérédité de l'Etat dans les successions. Cette mesure mettrait aux mains des pouvoirs législatifs les ressources qu'on ne sait où prendre aujourd'hui et qui permettraient non-seulement de donner à tous les membres du corps social les garanties du lendemain, mais aussi de réaliser toutes les réformes sociales jugées utiles.

Ce plan ne vous semblera-t-il pas de nature à mériter un instant de votre attention ? Et si vous reconnaissiez là un suprême moyen d'éviter la catastrophe, ne vous sentiriez-vous pas plus puissant encore pour découvrir à la société ses propres ulcères et lui crier : Guéris-toi donc !

Du reste, après les commotions et les écroulements, il faut reconstruire ; or, l'institution du droit d'hérédité nationale et l'organisation de la prévoyance et de la protection mutuelles entre tous les citoyens, si elles ne précèdent la révolution, seront forcément un des premiers éléments de la reconstruction sociale.

Je serais heureuse, Monsieur, d'avoir attiré votre attention sur ce grave et sécond sujet, s'il arrivait à vous intéresser...

Lettre à M^{me} Brulé-Tardieu, qui avait exprimé à Marie la mélancolie que lui causait le scepticisme et désirait savoir quelles étaient ses idées sur la destinée des êtres :

Familistère, 24 septembre 1885. — Ma bien chère Amie, vous avez bien voulu me demander quelles sont mes convictions. Je voudrais vous les exposer en peu de mots et être claire : c'est difficile.

Je n'ai pas besoin de vous dire d'abord que j'écarte absolument la conception d'un Dieu personnel, c'est-à-dire d'un Dieu en dehors duquel se trouverait la création, de même que j'écarte l'idée d'une création faite à un moment donné, et par conséquent pouvant finir, puisqu'elle aurait commencé.

Pour moi, minéral, atome, plante, bête, homme, monde et toute hiérarchie d'êtres que j'ignore ne sont que des *récipients de vie*.

La vie est éternelle dans son essence et infinie dans ses manifestations. En principe, elle est l'amour et la sagesse dans ce qu'ils ont d'incommensurable.

L'amour infini est le foyer universel d'attraction, de chaleur et de lumière. De lui rayonne la sagesse, comme des soleils rayonne la lumière.

Appelons si vous voulez l'amour infini, Dieu ; Lui seul existe ; en lui nous nous mouvons et nous sommes, selon le mot de Saint-Paul.

Nous ne sommes que des récipients de la vie de Dieu, et s'il nous semble que la vie est en nous comme nous appartenant, c'est parce que nous tenons du principe qui nous fait être une faculté

inséparable de l'amour : la liberté. Par cette liberté présente en nous, nous avons la faculté de nous ouvrir plus ou moins aux dons de la vie et d'être des instruments plus ou moins dociles aux impulsions de l'amour universel ; d'où apparition possible du désordre et du mal dans l'infini des choses.

Mais ce mal n'est que temporaire et borné, comme sa cause ; engendré par les êtres finis, il est redressé sans cesse dans le temps par ses auteurs mêmes, sous l'influence toute puissante de l'Amour infini.

Nous ne pouvons donc pas cesser d'être, puisque c'est par Dieu que nous sommes. La mort n'est que l'abandon d'un organisme usé et la naissance dans un nouveau milieu d'existence. Dans ce nouveau milieu, les conditions de la vie sont différentes des conditions actuelles. L'organisme dont l'être est revêtu échappe (en règle générale) à nos sens matériels ; nous ne pouvons pas plus le saisir que nous ne saisissons l'électricité. Mais avec cet organisme on accomplit les actes de l'existence, dans le nouveau milieu où l'on se trouve, comme nous les accomplissons par ici.

On se classe par là en espèces de familles morales. Les semblables sont attirés vers les semblables ; ceux qui s'aiment les uns les autres sont ensemble ; ceux qui se haïssent les uns les autres se séparent. Il en est de cela comme du classement des corps matériels de densité différente : chacun se met à sa place par l'effet des lois naturelles et sans qu'un Dieu personnel vienne dire à chacun : Mets-toi là.

Travailler pour le plus grand progrès, le plus grand bonheur de tous les êtres est, dans toutes les sphères de la vie, l'unique moyen d'être content de soi, content des autres et d'atteindre au bonheur.

J'ai bien peur, ma chère amie, d'avoir été cruellement obscure, car il faudrait bien des pages pour expliquer ces choses. L'auteur que j'ai trouvé le plus profond en ces matières, celui qui m'a le plus satisfaite, c'est le célèbre Suédois Swedenborg, mort il y a cent ans. Il a écrit en latin et ses œuvres ont été traduites en français ; elles sont d'une lecture si difficile qu'il faut les étudier pendant des mois pour se familiariser avec le vocabulaire et saisir la pensée de l'auteur. Mais Swedenborg est tellement complexe qu'il fournirait matière à je ne sais combien de sectes religieuses qui pourraient, en son nom, se contredire les unes les autres.

Donc, ce que je vous ai dit est du Swedenborg tel que je comprends, tel que je l'ai fait mien, tel que je me le suis assimilé pour satisfaire à mes besoins intellectuels.

Ajoutez que je me souviens d'avoir vécu avant d'être incarnée dans mon corps actuel, que, ce souvenir, je l'ai depuis l'âge d'environ neuf ans, époque où je n'avais jamais entendu un seul mot de ces matières ; que j'ai plusieurs fois constaté par *moi-même* la réalité du phénomène de la *double vue*, ou vue à distance, que je sais donc que j'ai un organisme complet autre que mon corps matériel ; qu'enfin la mort de mes

parents aimés, particulièrement celle de ma mère (spiritualiste, il est vrai,) et celle de mon beau-frère, M. Dallet, (pas plus spiritualiste que vous) m'auraient convaincue, à défaut d'autre preuve, que l'esprit, en abandonnant le corps, se retrouve en société des êtres aimés partis avant lui dans ce domaine que nous appelons faussement la mort.

Lettre à un ami sur un deuil de famille :

Familistère, 27 décembre 1886. — ... Bien cher Monsieur et ami, votre pensée ne me quittait plus depuis quelques jours et j'avais même commencé à vous écrire quand est arrivée votre lettre si affectueuse du 23 courant.

J'étais inquiète de vous ; il me semblait vous sentir harcelé de peines et de tracas. Malheureusement, cette impression était exacte, puisqu'aux préoccupations les plus pénibles et les plus absorbantes s'est jointe la douloureuse perte que vous nous annoncez.

Dites, je vous prie, à M^{me} A... combien nous compatissons à sa douleur. La situation de ma sœur, restée veuve elle-même avec une seule enfant, me parle avec une inexprimable éloquence de celle de Madame votre fille. Que les deux enfants soient pour la mère une consolation aussi douce et pénétrante, une source de joie aussi pure et constante que l'est ma nièce pour sa mère !...

... Cher ami, oui, comme vous le sentez parfaitement, nous sommes heureux ici, en famille. Les soirées qui nous tiennent là tous quatre : mon mari, ma sœur, notre Jeanne et moi, lisant

ensemble quelque ouvrage, sont pleines d'un bonheur si paisible et si tendre que je ne puis assez à mon gré en remercier Dieu ! Votre âme si vibrante de tendresse me comprendra.

Avec quelle émotion nous avons reçu vos vœux pour notre bonheur à tous, et comme, à nous quatre, nous ne faisons qu'un cœur pour souhaiter de même à vous, à Madame Tisserant, à tous vos enfants le bonheur et la santé, la vie facile et calme !...

Quelques jours après la mort de son mari, M^{me} Godin écrivait à ce même M. Tisserant, vieil ami de Godin et de son œuvre, pour lui confier ses angoisses au sujet de l'acceptation du poste de gérante de l'Association :

Guise, 21 janvier 1888. — Mon bien cher ami, il faut faire trêve à la douleur pour aborder des questions dont la solution est urgente. Je vous confirme la lettre d'Emilie, partie hier soir, et mon télégramme de ce jour, et viens de suite à la question indiquée par ce télégramme.

Depuis longtemps, je vivais avec la confiance que jamais la lourde tâche d'administrateur-gérant ne me tomberait sur les épaules. Rassurée à cet égard, j'acceptai de voir mon bien-aimé André consigner dans son testament que je publierais ses manuscrits et, dans la mesure du possible, le *Devoir*. Il laisse inachevé un volume qui lui tenait si profondément au cœur !... Je n'en puis plus parler sans que mes pleurs coulent... Il faut que je l'achève. Il faut que je fasse une biographie détaillée de ce grand homme de bien.

Pour tout cela, ce n'est pas trop de toutes mes

forces concentrées sur un même point, car, même ainsi, je serai loin d'être à la hauteur de la tâche. Et c'est dans ces conditions que tous les membres du Conseil, la grande masse des associés, les amis les connaissances, le public, tous, tous enfin, jusqu'aux journalistes étrangers, me présentent de prendre la gérance, s'efforçant de me démontrer que, hors de là, c'est pour tous l'inquiétude, l'insécurité, un trouble profond.

Ah ! cher Monsieur Tisserant, c'est en moi qu'il est, le trouble profond ! Que je voudrais pouvoir causer avec vous ! Impossible d'écrire tout ce qu'il faudrait pour bien éclairer la situation. Mais le temps est si mauvais que, tremblante pour votre santé, je ne veux pas vous presser de venir. Suppléez, n'est-ce pas, à mon insuffisance et tâchez de comprendre mes causes d'hésitation et d'inquiétude.

...Où donc est le besoin si urgent d'avoir en moi un gérant fictif ? Et bien fictif, en effet, car, dépourvue de toute connaissance industrielle et comptable, et, d'autre part, engagée d'honneur et de cœur à la seule œuvre pour laquelle je suis faite : la publication des manuscrits inédits et d'une biographie d'André, je serai, par la force des choses, amenée à laisser toute question se résoudre dans le conseil, à la majorité, ou, en cas contraire, à me décider par les avis de ceux qui, étant les plus anciens et aussi les mieux renseignés à mes yeux, me semblent devoir être les plus capables de direction.

...A mes résistances, au premier abord déses-

pérées, contre la pression universelle faite sur moi pour me faire accepter la place de gérant, on me répond : « Vous vous retirerez quand vous voudrez ; opérez toujours la transmission des pouvoirs ; facilitez l'instauration du nouvel ordre de choses : il y va de l'avenir de l'œuvre de votre mari. »

J'aurais besoin de vous écrire cette lettre à tête reposée, d'en bien concentrer les motifs ; je ne puis pas. J'ai le cerveau malade autant que le cœur, et le temps galope après moi. C'est dimanche 29 qu'a lieu l'assemblée générale où je puis être nommée. Les affaires sont partiellement suspendues à l'usine, vu l'absence d'un gérant pour autoriser les signatures. Impossible de songer à différer la réunion : ces messieurs voudraient plutôt la précipiter.

... Maintenant que je vous ai exprimé mes craintes à cœur ouvert, le repos me revient, et je pleure en pensant à la grande âme qui portait si vigoureusement, si allègrement cette lourde charge. Ah ! que Dieu me donne la force de la porter dignement, s'il le faut, et de pouvoir en même temps répondre à l'autre tâche si chère à mon cœur et pour laquelle il faudrait que je fusse dégagée de toute inquiétude !....

Oh ! cher, bien cher ami, ne pouvoir penser en paix au bien-aimé, le faire revivre dans la méditation, l'évoquer en poursuivant la révision de ses manuscrits à publier !... Que je voudrais en avoir fini de cette lutte contre moi-même, et avoir accepté, s'il le faut, avec la hauteur de cœur

voulue, le grand devoir que tout le monde me demande de remplir !

Recevez, bien cher ami, les vives amitiés des miens, et pardonnez, s'il y a lieu, à votre faible, à votre éperdue, mais cependant affectueuse et dévouée,

M. G.

Ainsi qu'en témoigne le discours qu'elle prononça quelque jours après à l'assemblée générale des associés, ce fut, sa décision une fois prise, avec une résolution toute virile qu'elle accepta d'assumer la direction de l'Association (1). Les faits, pourtant, ne tardèrent pas à lui prouver combien étaient fondées les appréhensions qui lui faisaient craindre, dès le premier moment, de ne pas trouver dans cette situation nouvelle le recueillement nécessaire pour mener à bien la publication des manuscrits de son mari.

Toutes les lettres de cette cruelle époque trahissent les mêmes luttes, la même douleur.

Elle écrivait à M. Georges Coulon, conseiller d'Etat, le 18 février 1888 :

...Ah ! cher Monsieur, il me semble être toujours au moment même où cette âme de ma vie s'est dégagée du corps et où les relations habituelles ont été rompues entre lui et moi. Je le sens toujours là, mais dans l'inaccessible : il faudrait que, moi aussi, je fusse dégagée du corps pour le ressaisir au moyen de sens analogues à ceux dont il se sert maintenant.

Et au milieu de cet incessant besoin d'isolement et de recueillement, quand j'aspire à m'absorber tout entière dans les manuscrits qu'il a laissés, afin d'achever le volume dont il vous parlait dans

(1) Nous reproduisons plus loin les passages principaux de ce discours qui n'a pas paru dans le *Devoir* et est resté entièrement inédit.

sa lettre du 3 décembre, — volume dont les trois quarts sont faits et qui lui tenait tant au cœur, — ce qui vient me troubler, c'est ceci : le fardeau de la gérance de notre société... Les associés, à la presque unanimité, m'ont nommée administratrice-gérante à la place de mon mari.

J'ai lutté de toutes mes forces avant cette nomination pour échapper à ce poste dont jamais, du vivant de mon mari, je n'avais admis la possibilité d'être chargée. La pression des intéressés a été telle que j'ai dû me soumettre et accepter, au moins temporairement et pour opérer la transition entre la gérance de mon mari et celle de ses successeurs. Et non seulement il faut que je me fasse violence pour m'occuper de ces choses, mais encore des questions de procédure pour lesquelles j'ai la plus vive antipathie retombent aussi à ma charge en ma qualité de gérante.

C'est pourquoi, cher Monsieur, à cette lettre que je pensais vous écrire en la dégageant de toutes questions d'affaires vient, malgré moi, s'ajouter le cri d'une femme inexpérimentée, pour vous prier de bien vouloir encore intervenir dans la question dont mon bien-aimé mari vous a parlé le 29 novembre dernier....

A un autre correspondant, dont l'amitié éprouvée lui était d'un grand réconfort, elle écrivait :

Quand vous verrai-je ? N'accompagnerez-vous pas M. de Boyve ici ? Il verra bien mieux les choses si vous êtes là pour les lui montrer, car il me semble que je n'ai plus d'âme : la meilleure

part de moi-même s'en est allée loin de moi et nul ici ne peut remplacer celui que nous avons perdu.

Vous, vous ferez revivre le chant de socialisme profond qui tombait des lèvres de mon mari.

Je viens, cher Fabre, d'écrire à Anseele. Je vous envoie ci-joint la copie d'une de ses lettres : vous verrez comme vous êtes faits, vous et lui, pour vous comprendre. Je lui ai parlé de vous, de M. de Boyve et de l'*Emancipation*, — un mot seulement, bien entendu. J'ai à la fois tant de choses qui m'ont ou brisé le cœur ou rompu l'esprit depuis un mois que je ne sais où donner de la tête pour remettre tout à flot...

Sur son amour de la solitude et son appréhension à se créer des relations nouvelles, elle écrivait à deux époques bien différentes de sa vie :

20 avril 1888. — ... D'abord, j'écarterais de suite la proposition que vous me faites d'aller à Paris pour y voir soit M. O..., soit M^{me} la maréchale C... Vous ne vous imaginez pas combien je répugne à faire de nouvelles connaissances. Ayant vécu loin du monde, je ne comprends que la société de ceux que j'aime, de ceux avec qui je sympathise ; les autres me sont à charge. Et quant aux inconnus, si méritants qu'ils soient, je commence par avoir peur d'eux. Jugez comme ce sentiment peut paraître déplacé chez une femme qui touche à la cinquantaine ! Il me serait donc infiniment précieux que ce fût vous, et vous seul, qui élucidiez pour moi le sujet, comme vous avez la bonne grâce de me le proposer...

Août 1906. — .. Surtout, dis-toi bien, ma chère sœur, que je ne m'ennuie pas. *J'aime la solitude physique, beaucoup, beaucoup* : on y est avec les aimés *par le meilleur*, et même avec soi aussi. Je l'ai éprouvé à Versailles. Je pense qu'on la cultivera, la solitude, dans l'avenir, sur plus d'un point où l'on n'apprécie pas encore qu'elle peut être bonne. Je voudrais qu'on en fit autant d'usage que possible. Mais pour cela, il faut plus d'aisance sociale qu'on n'en a généralement, peut-être aussi plus d'idéal...

Jusque dans les lettres d'affaires qu'elle échangeait presque quotidiennement avec son fidèle collaborateur du *Devoir*, M. J. Pascaly, elle savait s'élever d'un rapide coup d'aile aux plus hautes questions philosophiques. Donnons un exemple entre cent :

Guise, 30 juillet 1888. — ... J'ai lu dans les journaux l'épouvantable crime dont vous parlez. Ces tableaux atroces font tant de mal aux cœurs bons et droits et sont peut-être si dangereux à présenter aux êtres en état de les reproduire que je me demande souvent si la presse ne ferait pas beaucoup mieux de se taire sur une quantité de faits horribles qu'elle étale *comme à plaisir*.

Quel problème que celui du mal ! A jeter un coup d'œil dans l'enfer, l'ange perd de sa pureté ; il faut pourtant que le Messie y descende au vif pour y porter la parole d'amour, y éclairer la voie dans les ténèbres !... Que ne pouvons-nous ne nous souiller jamais ! Mais l'assassin de huit ans ? Etais-il fou ? Est-ce un fauve dans ses premières incarnations humaines ? Et pourquoi s'est-il tué ?

Y a-t-il eu repentir ? Etais-ce donc curiosité ? Et la victime ?... Que de points d'interrogation !...

Une belle parole de la mère Anne, fondateur de la communauté américaine des Shakers, pour finir : « Travaille comme si tu devais vivre mille ans ; vis comme si tu devais mourir demain. »

Même un simple billet d'elle avait de la grâce et de l'émotion, lorsque son cœur pouvait s'y exprimer librement :

Lesquielles-Saint-Germain, près Guise, 8 août 1891. — Monsieur, Je vous remercie vivement de la belle photographie que vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer le 4 courant, et qui m'a reportée vers 1865, à l'époque où vous étiez au Familistère.

Que de changements vous y constaterez, Monsieur, si vous nous faites le plaisir de donner suite à votre projet de visite ! Je vous serais obligée, alors, de bien vouloir m'en informer à l'avance, car je regretterais trop de ne pas m'y trouver.

Je n'ai jamais oublié, Monsieur, l'exquise délicatesse du souvenir que vous m'avez laissé en quittant le Familistère. Les deux petits orangers n'ont pu vivre que deux ou trois ans, mais la pensée dont ils étaient un gage, plus rayonnante que le parfum et d'essence bien supérieure, inaltérable au temps et à l'espace, n'a cessé d'être ce qu'elle était. Aussi vous exprimé-je aujourd'hui le sentiment de gratitude que je ne me rappelle pas avoir pu vous offrir alors, ou du moins, je suis toujours restée pénétrée de ce besoin de vous dire : merci.

... Agréez, je vous prie, etc.

Des relations communes et une visite au Familistère l'avaient amenée à s'intéresser à deux jeunes gens, G... et A..., élèves se préparant à l'Ecole Centrale. Préoccupée du développement de leur personnalité juvénile et désireuse de les soutenir dans l'isolement que leur imposait leur existence studieuse, elle leur écrivit souvent, de 1889 à 1893. Voici quelques extraits de ces lettres de « direction » :

3 juin 1891. — Mon cher G..., vos manipulations de chimie et l'abondance de vos travaux m'intéressent beaucoup. C'est une phase certainement pénible, mais qui peut être si féconde ! En avant ! toujours en avant !

— Vous dites, à propos de la grève des Omnibus : « Comme la vie du plus grand nombre est mal organisée » ! C'est le mot vrai. Nos sociétés ne sont qu'un embryon de ce qu'elles seront un jour. Sous une multitude de rapports essentiels, l'homme est encore abandonné à l'individualisme, ce que caractérise le dicton : *Chacun pour soi*. Tandis que dans une *société* vraiment organisée, le dicton sera : *Chacun pour tous*.

— Vos lignes de si bonne appréciation de l'œuvre de Godin m'ont fait grand plaisir, vous le savez à l'avance. Quant à la question du travail, en vérité, mon cher G..., l'homme me semble fait pour travailler comme l'oiseau pour voler. Eh ! que ferait-il donc s'il ne travaillait pas ? Demeurerait-il couché au soleil, lorsqu'il se serait repu ? C'est par le travail qu'il développe ses facultés et, de brute, devient artiste et homme de génie. Mais nous sommes d'accord sur cet aspect fondamental du travail, et ne semblons différer qu'en l'envisageant sous un aspect temporaire, borné, et

en nous plaçant chacun à un point de vue particulier.

Quelque chose de même nature se passe dans vos appréciations sur nos statuts, réalisés en tenant compte de tant de nécessités ambiantes dont vous n'avez pas la moindre idée. Ne vous étant pas encore frotté aux difficultés pratiques, vous avez pour critérium de vos jugements un *idéal*. Mais qu'on vous donne à traduire en fait une de vos conceptions. Immédiatement, vous verrez que pour la réaliser, et surtout pour la faire *durer* dans un milieu qui n'était pas préparé pour elle, il vous faudra forcément l'adapter à ce milieu, ou ne rien faire du tout, en rester à la critique de ce qui est : rôle facile et qui n'a jamais manqué d'acteurs.

Elargissons le point de vue :

Les sociétés coopératives de *consommation* remuent en Angleterre des millions de livres sterling. Pourquoi les mêmes coopérateurs n'étaient-ils pas arrivés jusqu'ici à faire entrer dans la même voie prospère les sociétés coopératives de *production*, dont un si grand nombre ont complètement échoué ?

Réponse des faits : Parce que la coopération de production a besoin essentiellement, pour vivre et prospérer, de capacités directrices ; que les coopérateurs répugnaient à donner aux capacités la rétribution à laquelle celles-ci prétendaient ; et que les capacités ou travaillaient pour leur compte *individuel*, ou se mettaient au service des compagnies qui les payaient largement. En attendant, les coopératives de production étaient ruinées.

Nous sommes une association de production. De notre prospérité dépend la subsistance de milliers de bouches. La concurrence est active, acharnée, en face de nous, et elle n'a pas nos charges sociales en faveur des enfants, des malades, des vieillards, etc., etc. Concluez, jeune penseur !

Lesquielles, 8 août 1891. — Mon cher G..., Je suis en possession de votre lettre du 2 courant et je vous remercie du mot qui la commençee.

... Quant aux paroles de Godin (p. 392), pour que vous ayez besoin d'éclaireissements à leur sujet, il faut sans doute, — et je le comprends dans une certaine mesure, — que, voyant les questions sociales à l'ordre du jour, vous oubliez qu'elles n'y étaient pas du tout, il y a trente ans..., loin de là !

Le fondateur du Familistère a donc dû faire son œuvre au milieu des plus cruelles résistances et malgré toutes les volontés ambiantes. Il lui a fallu tout enfanter, depuis l'idée de ce qui était réalisable dans son milieu jusqu'au moindre détail pratique de cette réalisation.

Pourquoi allait-il ainsi au-devant de tant de peines, quand son entourage ne demandait qu'à rester tranquille ? — Parce qu'il réprouvait l'égoïsme et l'abstention en face des maux sociaux ; parce qu'il voulait prêcher d'exemple. Ce fut donc en toute liberté de volonté, par choix de sa ligne conduite qu'il fit son œuvre. Il mit son bonheur dans la plus pure des satisfactions de conscience et démontra, par l'exemple de toute sa vie, que les vanités mondaines (qu'il lui eût été si facile

de saisir) n'étaient rien pour lui en face du devoir *de choix* qu'il s'était imposé.

Je dis *devoir de choix* pour appuyer sur le fait que la question était alors très combattue... et qu'il a fallu que Godin se démontrât à lui-même que *le vrai devoir* était *un* avec son devoir de choix.

Puissiez-vous toujours, mon cher G..., avoir l'esprit ouvert à la réception des plus hautes et des plus pures influences morales ! Qu'elles dominent à travers toutes les idées qui assaillent votre cerveau, que vos travaux de vacances vous soient salutaires et que tout aille au mieux chez vous !

— 17 octobre 1891. — Mon cher G..., Vous l'avez bien pressenti, il y a dans votre lettre des raisons qui me pénètrent et une vigueur de sentiment qui m'a fait plaisir. Oui, j'ai fui les discussions, surtout pour n'ajouter à vos travaux ni quand c'était le moment de l'étude, ni quand c'était celui du délassement. Il me paraissait que la concentration de vos forces sur l'objet principal (vos études) était nécessaire, je devrais dire indispensable.

Ce qui m'est revenu de diverses sources concernant l'École Centrale m'a convaincu que le travail y est énorme et qu'on ne s'en fait aucune idée exacte avant d'y avoir passé. Vous le saurez bientôt d'une façon incontestable, mon cher G..., et verrez si, réellement, vous n'avez pas à écarter de parti-pris toute préoccupation étrangère à vos études. Ce n'est qu'un temps à passer ainsi et un

temps infiniment précieux, puisqu'après cela le souci des affaires pourra vous prendre pour ne plus vous lâcher.

Mais comme vous n'êtes pas encore à Centrale, causons un peu :

Merci d'abord — et mieux que je ne puis l'exprimer, — pour le beau rayon de soleil, tout pur et vivifiant, que vous m'avez envoyé. Vous ne pourriez, dites-vous, vivre sans idéal. Tant mieux ! Oh ! soyez tranquille : jamais l'idéal ne vous manquera si vous en portez en vous l'amour. Sans chercher autre chose que la belle page de Janssen, citée par vous, ne vous ouvrirait-elle pas, au besoin, un idéal à poursuivre après l'obtention de votre diplôme d'ingénieur ?

Il assigne à la science comme but véritable « la découverte des lois qui président à l'alliance de la force et de la matière et à nos destinées intellectuelles et morales. » Combien une telle découverte doit être propre à enflammer celui qui s'est mis en possession de la science actuelle et qui se sent trop vigoureux pour stationner sur place !

Vous me disiez dans une autre lettre : « La chaleur, la lumière, l'électricité sont considérées comme des modes de mouvement. L'idée même est considérée ainsi. » Je le veux bien : faut-il en rester là ? Non. Aux amants de la vérité et de l'idéal de poursuivre la route, de démontrer ce qui détermine la variabilité de ces modes de mouvement, de chercher si, comme le dit le docteur Gibier, la molécule est autre chose que de l'énergie

compactée, et ce qu'est et d'où vient l'énergie elle-même.

En voilà assez, n'est-ce pas, puisque tout cela ne serait à reprendre que si vous étiez à l'autre bout de vos études. Il faut cependant que j'ajoute encore un mot. Dans le traité de physique de Jamin tome III, p. 79, 3^e fascicule, avez-vous remarqué le passage : *Identité des trois radiations de même indice*? Cela donne beaucoup à penser. Que je voudrais être en possession de ce que vous allez acquérir !

A l'œuvre ! à l'œuvre ! à l'œuvre, mon cher G..., et vous déployerez ensuite vos ailes !...

15 novembre 1891. — Vous êtes, mon cher G..., au début de trois années uniques dans votre vie et dont l'importance sera incalculable sur tout le reste de votre existence. Il n'est pas possible que vous ne vous en rendiez pas compte. Ne le perdez donc pas de vue. Le temps des affaires viendra.

Vous avez bien fait de ne pas vous presser de m'écrire. Le travail d'abord, la correspondance après, et seulement quand il y a tout à la fois loisir d'écrire et utilité de le faire. Voilà la mesure indiquée.

...Ce que vous dites de vos sentiments pour A... vous fait honneur à tous les deux. Un attachement double ne peut se fonder que sur l'estime et la confiance. Je vous félicite de mettre les qualités morales au premier rang de vos appréciations.

... Vous parlez de la chimie. La belle science ! Et combien elle donne à réfléchir, au point de vue philosophique, avec ses hypothèses sur l'éther, la constitution de la matière, l'atome étendu ou inétendu, et réel pourtant, ou tourbillon, ... ou quoi ? Force compactée peut-être, disent quelques-uns. Mais la force, c'est la cause, et nous voici à la théorie des degrés exposée par Swedenborg. J'arrête, mon cher correspondant, car le temps de ce côté des études n'est pas plus venu pour vous que celui des affaires ; il viendra aussi.

En attendant, que Dieu vous garde dans la meilleure voie !

Jeudi 31 décembre 1891. — Mon cher G..., J'ai hâte de lire votre volume de chimie pour vous en parler, ainsi que des autres que j'ai là. Mais c'est exclusivement le point de vue de l'interprétation philosophique des conclusions actuelles de la science qui m'intéresse. Vous me dites que vous avez besoin d'embrasser l'ensemble des choses et que les détails accablants de la physique et de la chimie vous répugnent. Que je voudrais donc pouvoir saisir et vous indiquer un lien attachant pour ces études ! Car le travail fait avec amour est toujours meilleur, plus aisé et plus fructueux. L'amour ouvre l'entendement, comme la chaleur dilate les corps, tandis que le dégoût apporté aux études empêche de comprendre.

Votre fervent désir de vous mettre au rang de ceux qui pourront dignement remplacer la

génération que chaque jour enlève, les Lemonnier, les Alphand et autres, me cause une douce joie et me montre que vous ne perdez pas de vue le but à atteindre par la culture de vos plus hautes facultés.

— ... Les tempêtes morales ! Comme vous le dites, puisque nul ne peut s'y soustraire, il faut se faire l'âme assez forte pour les subir sans qu'elles nous fassent sortir de la droite voie. La vie n'est pas toujours commode, ni le devoir facile à accomplir. Mais ce n'est que dans l'épreuve que la vraie force se vérifie.

Excelsior ! disiez-vous autrefois. Ce que j'aime à traduire par : « *In transitoriis quare aeterna* ». Dans ce qui passe, cherche ce qui est éternel. (Que ce français est lourd !)

Lesquielles, jeudi 3 septembre 1891. — Cher Monsieur A..., ... Il y a huit jours, vous étiez en grand travail de dessin, là, près de moi... Je voudrais bien avoir de vous un petit mot qui me dise comment vous vous portez, ce que vous faites, où en est votre dessin. Peut-être allez-vous entendre ces questions à travers la distance et m'y répondre avant que ceci soit en vos mains ?

Et pourquoi pas ? Tout est encore si plein de vous ici, depuis l'espace autour de la maison jusqu'aux champs, là-bas, dont, il y a huit jours, vous touchiez l'avoine dorée... Vos pieds agiles courrent sur les allées du jardin ; les poires tombées sont lancées par vous d'un mouvement

vif et sûr, droit en haut et assez loin pour aller revoir le soleil récemment couché, et leurs atomes en frémissent d'aise ; la brise chante dans l'allée qui tourne, et, certainement, la pensée, plus vive que l'étincelle électrique, va où l'envoie la volonté.

Seulement, elles passent en tel nombre, les pensées, que la plupart affectent notre cerveau sans laisser plus de traces pour le souvenir que n'en laissent les objets matériels qui affectent notre rétine au cours d'un déplacement dans Paris. La mémoire saisit et enregistre surtout ce qui touche — soit pour le servir, soit pour lui nuire, — à ce qui fait notre vie même, c'est-à-dire à ce que nous aimons...

Voilà encore Swedenborg entre nous... Au revoir !

Guise, 11 octobre 1891. — Cher Monsieur A..., Je vous confirme ma lettre du 8 courant. Combien de fois, depuis sa réception, ai-je lu et relu la vôtre du 3, cherchant par quel point prendre les questions pour vous répondre sans être obscure !

Comprendre et sentir, dites-vous, sont maintenant deux choses bien distinctes pour vous. Elles le sont, en effet, et surtout dans le cas que vous citez parce que....

Oh ! c'est ce « parce que » là que je pourrais bien laisser en l'air, comme le faisait la Zélie des demoiselles Rocher (1), car, pour terminer ma phrase, il faudrait auparavant vous donner une

(1) *Le Locataire des Demoiselles Rocher*, roman de J. Girardin.

idée de la féconde et presque inextricable théorie des *degrés* exposée par Swedenborg.

Comment y arriver ?

Je vais essayer de vous en donner un premier et très vague aperçu en relevant un autre passage de votre lettre : l'incident, si joliment raconté par vous, du « bonjour » dit en grec sous la tour Eiffel.

Jusque là, vous jugiez la formule vulgaire au point que vous évitez de la prononcer. C'était pourtant toujours la même formule, et qui peut-être eût encore semblé banale à quelqu'un qui l'eût entendue en même temps que vous, — de même qu'elle vous eût toujours semblé banale si on l'eût prononcée avec des sentiments d'indifférence.

Que s'est-il passé ?

Votre entendement, ouvert par l'amour, a pénétré intimement dans la vulgaire formule et y a saisi qu'en cet instant-là, le « bonjour » recélait une exquise essence, une volonté, un amour en harmonie avec vos propres sentiments. Cette perception s'est opérée dans le domaine des *causes*, domaine bien plus vivant que celui des effets. Le simple mot *Bonjour !* était l'effet. Dans cet effet, vous avez saisi un *principe* et une *cause*, ou bien : un amour et une intelligence qui ont — et à très juste titre — transfiguré pour vous la formule. Autrefois, elle était indifférente et banale ; ce jour-là, elle était pleine d'affectueuse sympathie.

Permettez-moi ici une comparaison toute matérielle. Supposons deux fruits semblables en appa-

rence. L'un est intrinsèquement de substance sans finesse et sans saveur ; l'autre est de substance délicate et savoureuse. A l'extérieur, ils paraissent semblables. Il en est ainsi du « bonjour » : tantôt, — hélas ! le plus souvent, — il ne contient qu'une substance banale ; tantôt il est rempli de la plus tendre ferveur.

C'est la cause qui qualifie l'effet. Je pourrais dire le principe et la cause, car principe et cause sont dans l'effet, comme les fibrilles et les fibres sont dans un de vos muscles.

Je m'arrête, car je crains de devenir incompréhensible, et par dessus tout, je crains de vous ennuyer. Or vous ne sauriez croire combien je serais malheureuse si je changeais en satiéte le plaisir que vous me dites éprouver à lire mes lettres. Ma crainte, à cet égard, est si vive que j'avais le plus grand besoin de recevoir de vous la bonne assurance que vous m'avez donnée.

... Quelle est donc l'orientation de la façade du manoir de Saint-G... ? Voyez-vous facilement coucher le soleil ? Il disparaît, ce soir, en pleine splendeur.

La lune à demi-pleine est admirable dans le ciel pur. Jupiter perce déjà les brumes dans l'Orient. Maintenant, les étoiles s'allument au zénith. Que tout cela doit être beau à voir avec l'Océan à l'horizon ! Bonne nuit !

Guise, 1^{er} novembre 1891. — Votre demande de quelque explication sur la relation entre le principe et la cause m'a fait le plus grand plaisir,

car elle me témoigne que je ne vous ai pas ennuyé avec mes réflexions à ce sujet. Je reprends donc l'exemple déjà examiné, mais en cherchant cette fois ce qui s'est passé chez la personne qui vous a salué en grec.

Elle vous voit. L'amour la pousse à vous exprimer son bonheur de la rencontre. Sous quelle forme manifester son sentiment, étant donnés le lieu et la circonstance ? — Conclusion : un « Bonjour » exquis de forme et de fond.

Le *principe* se traduit par la *cause* dans l'*effet*. Ou bien, pour l'exemple ci-dessus : l'amour s'est traduit par l'intelligence dans le mot. Il eût pu se traduire, à défaut du mot, par un écrit, par un serrement de mains, par un regard.

L'amour pousse à l'action.

L'intelligence détermine le mode d'action.

L'action est le fruit des deux, fruit d'autant meilleur que la *cause* et le *principe* dont il est l'expression sont bons eux-mêmes. Alors, plus on pénètre dans l'acte, plus parfait on le découvre. C'est ce que vous avez saisi dans le délicieux « Bonjour » dit en grec sous la tour Eiffel.

L'amour est l'actif même, la vibration par essence ; d'où le mot de Swedenborg : L'amour est chaud. Nos savants actuels diraient-ils le contraire, eux qui sont d'accord aujourd'hui pour affirmer que la chaleur est un mouvement ?

Mais il faut que j'arrête sur cette question-là. Dites-moi si vous avez saisi quelque chose dans ce qui précède. Je sais par expérience que ces

sortes de développements ne se saisissent que dans le temps et par la méditation...

Guise, 7 novembre 1891. — Cher Monsieur, je commence par votre question sur le mot *amour*. Je l'ai pris dans le sens universel comme principe impulsif de tout mouvement, de toute action. L'attraction déterminant dans l'atome (voyez Newton, Boerhave, Wurtz, Dumas, etc) l'affinité qui, elle, est élective, rentre dans le sens que j'ai donné au mot *amour*.

En nous-mêmes la pensée, la parole, l'action se refroidissent ou s'échauffent dans la mesure où l'amour préside ou non à ce qui nous occupe. On aime plus ou moins son travail, le milieu où l'on s'exerce, ses parents, ses amis ; et notre vie est terne ou radieuse proportionnellement à l'amour que nous inspire ce qui la compose.

En ce sens, l'amour anime donc l'enfant comme il anime l'adulte. A tout âge, nous savons parfaitement reconnaître ce qui nous charme ou nous déplait.

Toutes nos affections, qu'elles s'appliquent aux personnes ou aux choses, sont des nuances ou des degrés de l'amour, pris au sens philosophique du mot. C'est avec *amour* que vous repassez chaque soir vos cours de la journée à l'Ecole Centrale, et cet amour (chaleur, mouvement), dilatant, ouvrant vos facultés de compréhension, les rend plus aptes à saisir leur nourriture intellectuelle, et est ainsi *essentiel* à votre succès final. Si vous étiez animé d'un sentiment contraire, de celui

du dégoût pour vos études (parce que votre amour se porterait d'un autre côté), il serait inutile de poursuivre : vous n'arriveriez pas.

Me suis-je rendu compréhensible ? C'est ce que votre prochaine lettre me dira...

24 décembre. — J'espère que votre rhume est passé, malgré le froid très vif que nous subissons. La belle nuit que nous allons avoir encore ! Sirius, hier, jetait les plus admirables feux. Oh ! que de fois, étant enfant, j'ai regretté de n'avoir pas été là lors de la nuit où l'on me disait qu'un ange immense avait été vu planant entre le ciel étoilé et la terre couverte de givre, et qu'il faisait retentir ces paroles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Hélas ! nous n'avons pas encore su réaliser la paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté, témoin le martyre de presque tous les bienfaiteurs de l'humanité. Cependant nos mœurs s'adoucissent, et, certainement, nous marchons vers la constitution sociale du bien-être et du progrès pour tous.

..... Voici un an, nous étions appelées à Paris par la maladie mortelle de mon bien cher frère. Au retour de dates pareilles, on revit tous les moments qu'elles rappellent...

Infatigablement, elle envoyait, à tous ceux qui étaient capables de les apprécier, les œuvres de son mari, en s'effaçant devant lui avec la modestie la plus touchante. C'est ainsi qu'elle écrivait au Dr Paul Gibier :

Guise, 3 avril 1890. — Monsieur, Combien votre carte-postale du 17 mars me fait plaisir ! Je vous en remercie du fond du cœur...

....Oh ! Monsieur, l'œuvre de mon mari est à lui tout entière ; la part que j'y ai prise a été trop insignifiante. La somme énorme de travaux accomplis par cet homme hors ligne rejaillissait sur ceux qui l'entouraient et les enveloppait de mérites apparents, comme le soleil enveloppe de rayons des satellites qui, sans lui, n'auraient pas la moindre lumière.

Mais combien je suis heureuse de le voir apprécié par un esprit tel que le vôtre !

Peut-être voudrez-vous bien prendre la peine de vous rendre compte, dans son ouvrage posthume *La République du Travail*, des propositions qu'il a émises pour l'organisation du droit de vivre dans les nations. Avec quelle facilité les Etats-Unis, qui n'ont pas à couvrir nos folles et exorbitantes dépenses militaires, pourraient donner l'exemple de cette organisation en utilisant les ressources débordantes dont ils ne savent que faire ! La production est organisée, non la consommation; les deux, cependant, devraient marcher parallèlement.

Partout où vous êtes, Monsieur, votre voix doit être écoutée. Vos remarquables travaux ont prouvé que vous allez au fond des choses. Ils prouvent aussi que nous ne devons pas vivre seulement pour l'heure présente et que notre principal intérêt devrait être celui de l'organisation du bien pour tous dans nos sociétés.

C'est pour tous ces motifs que j'ai jugé si intéressant, Monsieur, de soumettre à votre jugement les travaux et les écrits d'un homme qui a con-

sacré sa vie entière et sa fortune à l'amélioration pratique du sort de ses semblables.

Veuillez me pardonner cette trop longue lettre ; voyez-y surtout la satisfaction que vos bonnes paroles m'ont causée, et agréez, je vous prie, etc...

Nîmes, 22 janvier 1897. — A Madame D... F...

Chère Madame, Je m'empresse de vous exprimer combien je suis touchée de votre lettre du 20 courant et de vous accuser réception de votre mandat de dix francs pour votre réabonnement au *Devoir*. J'écris, par ce même courrier, au gérant du journal afin qu'il régularise ses écritures en conséquence.

Vous faites pour moi le meilleur des vœux en souhaitant que je puisse être à nouveau unie à mon mari dans la vie spirituelle comme je l'ai été sur la terre. Mais j'ai bénéficié, par ici, des conditions propres à la vie terrestre, où des êtres très grands et très bons viennent près d'êtres inférieurs à eux, et précisément pour les aider à s'élever moralement et leur montrer la voie.

Dans la vie spirituelle, les êtres se classent suivant leurs mérites ; et je serai devant M. Godin comme est un faible et gauche apprenti devant un Maître.

Apprenti, soit. Me rapprocher de lui, être de nouveau guidée par lui dans cette vie nouvelle : voilà ce à quoi j'aspire. Aussi votre vœu m'a-t-il vivement touchée, et, du fond du cœur, je vous souhaite aussi d'être réunie un jour à ceux qui vous sont chers.

Vous exprimez l'excellente pensée que vivre pour l'humanité est une belle tâche. Vous avez raison, et toutes les fonctions de la vie, même les plus usuelles, peuvent être accomplies dans un esprit qui les rattache au bien de l'humanité. Mon mari concevait ainsi les choses ; aussi a-t-il écrit dans son volume *Solutions sociales* des pages montrant que tout travail, même le plus obscur, le plus humble en apparence, du moment où il est utile, est l'œuvre sainte par excellence et le culte agréable à Dieu.

Ce serait un vrai plaisir pour moi, chère Madame, de vous offrir tels des ouvrages portés sur la couverture du *Devoir* que vous ne posséderiez pas et que vous auriez le désir de lire. Connaissez-vous *Solutions sociales*, le premier livre de mon mari, ou d'autres de ses ouvrages ? Avez-vous la *Fille de son Père*, un roman où il est question du Familistère ? Avez-vous l'*Histoire des Pionniers de Rochdale* ? etc.

Je serais si heureuse de pouvoir vous offrir quelque chose ! Veuillez m'indiquer ce qui pourrait vous être agréable et recevez, je vous prie, chère Madame, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

13 janvier 1894. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre d'hier et de vous adresser, par ce même courrier, un exemplaire de *Mutualité Sociale*, édition de 1891.

La *Note de l'Administration*, en tête de l'ouvrage, vous montrera que cette édition (faite par la Société

du Familistère) a eu surtout pour objet de rendre pratique le volume des statuts en y consignant les modifications que l'expérience avait rendu nécessaires.

Ces statuts sont ainsi plus en rapport avec ce qu'exige l'état intellectuel et moral de ceux qui ont à les appliquer, mais pour les voir, selon votre expression, « dans leur suprême achèvement et leur dernière perfection », ce n'est ni dans cette seconde édition qu'il faut les regarder, ni même dans la première, car celle-ci, déjà, avait été profondément étudiée pour tomber dans le cadre des nécessités légales et sociales. C'est dans l'esprit même du fondateur que ces statuts, première formule de l'amour profond qu'il portait à l'humanité, revêtaient la perfection idéale dont vous parlez. Mais pour faire tomber cet idéal dans notre rude milieu, pour lui donner un corps approprié aux exigences de la pratique, il a fallu — tout en préservant cet idéal, qui est comme l'âme de l'œuvre — l'envelopper des formes voulues pour le rendre viable, c'est-à-dire, dans une certaine mesure, concordant avec le milieu. Plus le milieu s'élèvera, plus il pourra dégager l'esprit de la lettre. Il pourrait aussi faire le contraire.

Si vous avez pu suivre dans *Le Devoir* les documents biographiques où je relève les conférences de J.-B^{te} A. Godin avant la fondation légale de l'Association, vous pouvez entrevoir la réalité de ce que je viens de vous exprimer...

Lettre à M^{me} D... F...

14 janvier 1896. — ... Vous me demandez, Madame, si l'esprit de mon mari se communique à moi, vous me dites que vous n'avez pu obtenir de communication de vos chers disparus et vous ajoutez que vous êtes heureuse d'avoir foi en la doctrine spirite.

Je voudrais pouvoir vous répondre en termes aussi clairs que les vôtres, et je voudrais surtout vous dire, sans porter la moindre atteinte à votre conviction, que ce ne sont pas des communications telles que celles décrites communément dans beaucoup de livres spirites, que j'ai avec mon mari.

Puisque vous êtes abonnée au *Devoir*, vous aurez sans doute remarqué que je publie des documents pour une biographie complète de J.-B^e André Godin. Quand ce travail me reporte tout entière aux pensées et aux sentiments qui animaient mon mari, il arrive parfois que je sens nos deux esprits (le sien et le mien) bien ensemble. Cette union, excessivement bonne, reposante et fortifiante, a des durées variables. En effet, il peut être réclamé par des travaux dans le monde spirituel, comme moi par des soins divers dans celui-ci. Alors, bien que nous restions unis du fond du cœur, nous ne nous occupons plus d'un même sujet ensemble et nous sommes comme séparés.

La même chose se produisait quand il était dans ce monde-ci. Il y avait des moments où nous travaillions ensemble à une même œuvre et

beaucoup d'autres où il était pris par ses travaux à l'usine et moi occupée par ailleurs. Nos esprits, alors, semblaient écartés l'un de l'autre comme nos corps.

Mais sitôt que nous pensions l'un à l'autre, nos esprits se retrouvaient ensemble, parce qu'il n'y a pas de distance pour les esprits : la pensée fait la présence et la tendresse fait l'union.

Je sens, je *sais* que mon mari est rayonnant de force et de beauté dans la vie spirituelle, parce qu'il n'a cessé de travailler en ce monde pour le plus grand bien de tous sans exception.

Il n'y a qu'un moyen pour moi de me retrouver auprès de lui, soit en ce monde, soit après ma sortie du corps, c'est de cultiver en moi les pensées et les sentiments qui l'animaient lui-même.

Votre lettre m'a bien touchée ; je désire vivement que la mienne vous satisfasse...

Lettre à M. Bernardot, conseiller de gérance au Familistère (1) :

Nîmes, 7 Mars 1897. — Cher Monsieur, Je reçois The Avenue de mars courant et vous félicite cordialement de votre premier article sur J.-B^{le} A. Godin.

Je l'ai lu et relu avec un grand plaisir, étendant ma reconnaissance envers l'auteur jusqu'à la traductrice, car le style est à la fois substantiel, simple et clair, trois qualités que j'ai vu réunies

(1) M. F. Bernardot avait publié, en 1900, une monographie très complète du Familistère sous ce titre : *Le Familistère de Guise et son Fondateur*, (Guise, 240 p. in-4°; 1900).

plus souvent chez les Américains que chez les Anglais.

Votre texte a donc bien inspiré la traductrice.

Votre introduction est pleine d'élévation et la figure de Godin est aussi bien posée qu'elle peut l'être dans un article aussi forcément limité.

Encore une fois, agréez, je vous prie, mes plus vives félicitations et celles de toute la famille.

Vous aurez vu, dans le *Devoir* de février, que j'ouvre un nouveau sillon pour la biographie complète de J.-B^{te} A. Godin. Dans mes articles, préparés longtemps à l'avance ainsi que vous le pensez, — vu la nature du travail, — j'ai suivi Godin depuis la fondation de son industrie en 1840 jusqu'à l'année 1852. Sa figure grandit de plus en plus dans ma pensée à mesure que je le saisiss dans les années où je ne vivais pas à côté de lui et qui me le révèlent sous des aspects qui complètent ceux sous lesquels je l'ai connu. J'arrive en ce moment à 1853.

Les enseignements à tirer de sa vie et de ses expériences vont se multiplier chaque jour. C'est un vrai bonheur pour moi de faire ce travail.

Je sais bien que très peu de lecteurs d'aujourd'hui s'y arrêteront; c'est pour ceux d'un peu plus tard que j'écris et pour quelques rares penseurs du moment présent, convaincus que l'économie sociale ne se constituera vraiment à l'état de science que si l'on emploie le procédé scientifique : la vérification expérimentale. C'est pourquoi, en cette matière, échecs et succès, tout doit être relevé.

*
* *

Pour terminer ce choix de lettres de M^{me} Godin, nous donnerons des extraits de celles qu'elle écrivit dans ses dernières années, lorsqu'elle préparait, pour le deuxième volume des Documents biographiques, son étude sur la philosophie de J.-B^{is} A. Godin et l'appui que lui apporte la science actuelle.

Le lecteur y retrouvera le développement de théories qu'elle esquissait en 1891 dans les lettres citées plus haut (p. 94 à 103).

Assurément, ce développement, tel qu'il se présente dans les extraits, forcément sommaires, que nous reproduisons ici, pourra paraître obscur et, par lui-même, insuffisant pour permettre un jugement motivé. Aussi bien ne donnons-nous ici ces fragments que pour laisser soupçonner les hautes spéculations intellectuelles auxquelles M^{me} Godin a consacré les dernières années de sa vie. Ceux qui voudraient approfondir le problème ainsi posé devront faire une lecture attentive de la première partie du deuxième volume des Documents biographiques.

Au lecteur qui serait tenté de trouver injustifiées les conclusions que M^{me} Godin tirait de l'étude des œuvres scientifiques les plus modernes, nous recommandons la méditation du passage ci-après, emprunté à l'un des auteurs pour lesquels elle-même professait le plus de reconnaissance intellectuelle, Henri Poincaré :

« ... L'âme humaine est un réservoir inépuisable de forces, une source féconde, une riche source d'énergie motrice; cette énergie motrice, ce sont les sentiments, et il faut que les moralistes captent, pour ainsi dire, ces forces et les dirigent dans le bon sens, de même

» que les ingénieurs domptent les énergies naturelles et les plient aux besoins de l'industrie. »

(*Les dernières pensées d'H. Poincaré.*)

Lettres de M^{me} Godin à M. Cros, professeur de physique.

Nîmes, 15 janvier 1900.

... Combien je vous sais gré, cher Monsieur, des mots que vous m'adressez dans votre lettre ! Je vous remercie à l'avance de vos précieux envois. Je les garderai sans doute assez longtemps, car toutes ces matières entraînent de longues méditations et bien des reprises de lecture.

... Je vais reprendre les éléments mêmes de nos correspondances et me mettre à la charpente du chapitre qui doit faire suite à celui intitulé : Matière mode de mouvement.

Que j'indique les étais fournis par la Science, aujourd'hui, à l'appui des conclusions philosophiques et pratiques publiées par Godin en 1871 (*Solutions sociales*), et mon objet présent est atteint.

.... La doctrine publiée par Godin et qu'on peut résumer en ces mots : « *Religion de la vie universelle, culte du travail* » est en accord parfait avec les conclusions des Berthelot, Crookes, etc. Avec un vrai bonheur, j'envisage ce qui me reste à esquisser sous ce rapport.

.... « Pour construire la science idéale, dit Berthelot dans son ouvrage *Science et phi-*

losophie, il n'y a qu'un seul moyen, c'est d'appliquer à la solution des problèmes qu'elle pose tous les ordres de faits que nous pouvons atteindre avec leurs degrés inégaux de certitude ou plutôt de probabilité. Ici, chaque science apportera les résultats les plus généraux. — Et, faisant le tableau de ces résultats, Berthelot conclut : « Au sommet de la pyramide scientifique viennent se placer les grands sentiments moraux de l'humanité, c'est-à-dire le sentiment du beau, celui du vrai et du bien, dont l'ensemble constitue pour nous l'idéal. Ces sentiments sont des faits révélés par la nature humaine : derrière le beau, le vrai, le bien, l'humanité a toujours senti, sans la connaître, qu'il existe *une réalité souveraine dans laquelle réside cet idéal, c'est-à-dire Dieu*, le centre et l'unité *inaccessible* vers lequel converge l'ordre universel. »

Nîmes, 20 novembre 1899 (extraits).

... « Il me semble, — pardonnez-moi de vous exprimer ainsi, avant étude, l'état d'esprit dans lequel je vais me mettre au travail, — que cette tendance à tout expliquer par les deux principes expérimentaux de la Thermodynamique, tendance qui conduit H. Poincaré à cette conclusion : « Il y a quelque chose qui demeure constant », est de même ordre que la conception de Berthelot : « La matière fondamentale-fonction ; les corps simples connus ou à connaître, leurs valeurs multiples de cette fonction ; la compen-

» sation continue entre la fonction et les valeurs
» multiples, compensation par laquelle le poids
» demeure absolument invariable dans les trans-
» formations indéfinies des modes de mouvement
» que nous appelons matière. »

Le quelque chose qui, dans la conception Berthelot, demeure constant, c'est la fonction.

La fonction ! ensemble de propriétés... ! combien cette idée semble être la même que celle exprimée par Swedenborg sous le terme traduit du latin en français : *Usage* ! Il faut voir toute l'œuvre du grand théosophe pour saisir le rapprochement.

Je reviens aux savants du jour et à l'hypothèse de la constitution moléculaire des corps. Que la matière fondamentale-fonction s'exprime, au cours de ses évolutions indéfinies et en certains états, par « ces groupements, hypothétiques au degré « atomique, vérifiables aux degrés cellulaires, « sociaux, célestes » (énumérés en votre lettre et accompagnés de réflexions si suggestives touchant la vie de la planète); et qu'en d'autres états, telles de ses condensations diverses retournent à leur source, en passant par ce mode spécial mis en lumière dans les expériences de W. Crookes, et où la matière cesse d'être ce que nous appelons proprement ainsi : tout cela me paraît logique.

Sous cette formule : « matière mode de mouvement » que la science propage aujourd'hui, que peut-on entendre, si ce n'est le mouvement d'une force ? Mais qu'est la force ? Son point de

départ et de retour est-il l'intelligence ? Idée de Colding et aussi de M. de Rochas.

Ce point de vue, tout comme la conception de Berthelot, nous ramène à Swedenborg. Ce dernier aussi assigne pour cause à l'Usage (matière-fonction) la Sagesse (terme supérieur de l'intelligence). Mais alors, quelle est la cause de la cause, autrement dit : le principe ? Quelle est l'essence de la sagesse ? Mon ferme espoir est que la science arrivera bientôt à la pleine démonstration de cette proposition rapportée par Swedenborg de ses communications extra-terrestres :

« *L'amour est la substance même.* »

Je vous présente toutes mes excuses pour ces trop longues pages, cher Monsieur ; j'abuse de votre bonté...

Votre appréciation me sera infiniment précieuse parce que vous me la donnerez avec autant de droiture que de compétence. Je vous en remercie du fond du cœur.

Nîmes, 27 novembre 1899.

Cher Monsieur,

... Plus m'est cher le but que je poursuis, plus j'ai besoin de l'aide, du contrôle d'un esprit comme le vôtre, à la fois droit, sûr, orienté vers le progrès et armé des connaissances fondamentales qui, hélas ! me font défaut.

Relevant la phrase de ma précédente lettre : « Sous cette formule : matière, mode de mouvement, que peut-on entendre, si ce n'est le

mouvementement d'une force ? ». Vous me dites : » Cette dernière expression ne me paraît pas bien exacte. Le physicien appelle force toute cause capable de provoquer le mouvement. La force serait, dès lors, la cause ; le mouvement, l'effet. »

Nous sommes tout à fait d'accord sur ce point ; j'avais couru trop vite en écrivant....

... Votre réflexion m'appelle au cœur même du sujet : Matérialisme ou Spiritualisme. Jugez du plaisir avec lequel je vous ai lu.... et du bonheur que j'aurais à être amenée par vous à exprimer clairement une pensée où je vois s'unir et Swedenborg et Godin et de grands savants d'aujourd'hui.

Wurtz, dans « La théorie atomique », p. 239, écrit :

« Les forces que l'on considère en mécanique, » il faut bien qu'elles viennent de quelque chose » et qu'elles s'appliquent à quelque chose. En » chimie, nous supposons qu'elles ont pour points » de départ et d'application ces particules imperceptibles, mais limitées et définies, qui représentent les proportions suivant lesquelles les corps » se combinent. »

Scrutons chaque terme. La puissance de combinaison, capacité de saturation, sorte d'effort, est le point de départ, ou l'essence de la force, je veux dire son principe. Le point d'application de la force, c'est la particule ; particule qui, pour Boscowitch, Ampère, Faraday, Cauchy, etc., n'est rien autre qu'un centre de force (une concentration de force, de la force compactée en un cer-

tain mouvement). Que, dans les expériences de Crookes, cette particule retourne en des états de libération des forces, rien de plus logique.

Ici s'introduit une question que Swedenborg déclare très difficile à saisir, parce que, dit-il, on a bien généralement l'idée de degrés continus dans les choses, c'est-à-dire de degrés qui vont du plus rare au plus dense, ou de la lumière vers l'ombre, etc..... mais on ignore qu'il y a de même une autre sorte de degrés, c'est-à-dire ceux de principe, cause, effet, où le premier, par le moyen, fait le dernier ; et qu'en outre, il y a des séries indéfinies de ces degrés où le dernier de chaque série est le premier de la série suivante.

Je dois être absolument obscure et vous en demande pardon ; j'ai mis plusieurs années à voir là-dessous autre chose que des mots. Mais il me semble aujourd'hui que l'analyse de la particule dernière (représentant les proportions suivant lesquelles les corps se combinent) pourrait précisément montrer comment le principe va par la cause à l'effet, ou comment le premier par le moyen fait le dernier ; diversité dans l'unité.

.... Jouffret après avoir parlé de l'atome inétendu, d'après Ampère, Faraday, etc., écrit, parlant des particules :

« Au contraire des atomes, celles-ci sont quel-
» que chose de semblable au corps dont elles par-
» tagent les propriétés physiques et dont elles
» ne diffèrent que par l'échelle. »

Par l'échelle : ce peut bien être par le degré distinct de Swedenborg. Fouillons l'idée :

La molécule, c'est l'*effet*, la matière proprement dite.

L'atome (entité insaisissable, inétendue, siège de force ou de forces), c'est *la cause*. (Concretées, résolues en un certain mode de mouvement, ces forces s'effigient en molécule).

N'allons pas trop vite.

Crookes dit : « Nous ignorons totalement la masse de l'atome d'un élément ». Et encore : « Le poids atomique est une forme de l'énergie. »

Wurtz : « L'indivisibilité des atomes ne s'impose pas à mon esprit; et je suis obligé de convenir qu'il y a là une difficulté. »

Enfin Crookes prend la molécule de mercure (qui se confond avec l'atome) et la divise à l'état radiant : alors elle cesse d'être du mercure et Crookes classe ce résidu dans la série des météléments, c'est-à-dire substance en voie, semble-t-il, soit de concentration vers un des modes de mouvement dit matière, soit de libération vers la force ou énergie.

Nous aurions donc là, je le répète, une sorte de démonstration des degrés si difficiles à entendre et que Swedenborg appelle discrets ou distincts. C'est la vraie clef de tout son œuvre.

Je reprends.

Le mode de mouvement appelé molécule est un *effet*.

Dans ce mouvement agissent comme *cause* les énergies appelées atomes.

Dans ces énergies, et les dirigeant en vue de tel ou tel mouvement final, est le *principe* proprement dit : attraction, besoin, capacité de saturation, puissance de concentration, (terme à chercher).

Balfour, Steward et bien d'autres disent : « Nous ne savons pas ce que sont les forces... » (les causes). C'est logique ; nos sciences se forment *d'après* les effets ; nous raisonnons sur les causes, *non d'après les causes*, parce que, dit Swedenborg, l'existence matérielle est au degré des effets. C'est donc à peine si nous pouvons soupçonner les principes...

... Et le savant suédois, avec sa théorie des degrés : principe, cause, effet (en séries indéfinies), montre comment le transitoire vient de l'Eternel sans être l'Eternel, conséquemment sans participer à son Infinité...

Nîmes, 12 décembre 1900.

... En spiritualisant la matière, c'est à dire en montrant qu'elle dérive de l'énergie, qu'elle en est une forme et qu'elle y retourne, nous avons, me semble-t-il, accompli le pas le plus difficile à faire.

Reconnaitre ensuite que les vibrations extérieures (pour parler comme Charles Richet) (1)

(1) *La vibration nerveuse* (p. 802, 2^e vol.) : « Le monde extérieur avec tous ses aspects diversifiés à l'infini, ses colorations et ses formes n'est que l'ensemble des vibrations diverses de la force. Ces vibrations, de qualité et d'énergie très diverses, agissent sur l'être vivant et produisent en lui des sensations »...

aboutissent par la vibration nerveuse à l'intelligence et à la conscience, relier ainsi l'énergie à l'intelligence et à la volonté, ou la force à l'effort, cela, me semble-t-il, va de soi. « L'amour est la substance même » dit Swedenborg, et la science est en voie de le démontrer.

« Présentement, nous ne voyons plus dans l'Univers que des manifestations de l'Energie » (expression de Gustave Le Bon). — Soit, l'essentiel est de constater la continuité. Mais ce « quelque chose qui demeure constant » se présente sous des états si divers qu'ils jouent respectivement entre eux les fonctions de cause à effet (sans parler de celles de *principe* qui, naturellement, sont à la *cause* ce que celle-ci est à *l'effet*). « L'effet est fonction continue de sa cause » dit H. Poincaré : alors l'effet par lequel nous avons la sensation d'une matière quelconque est fonction continue des *ions* qui s'y trouvent compactés.

C'est une ouverture sur les degrés *continus* et *discrets* de Swedenborg.

Continus, car tout n'est qu'une même chose sous des états divers ;

Discrets, car des relations de principe, cause, effet, relient entre eux et unifient ces états divers....

Nimes, 2 décembre 1899.

Cher Monsieur,

... En me citant ces paroles de H. Poincaré : « L'homme se résigne difficilement à ignorer le fond des choses », vous appuyez énergiquement

sur la haute raison de ce stimulant de l'activité mentale.

C'est logique : une attraction indestructible nous ramène à notre origine.

« Sans relâche, sans défaillance, dit Crookes, « nous nous efforçons de pénétrer au cœur de la « nature, de déduire de ce qu'elle est, ce qu'elle a « été et ce qu'elle sera ».

Parfait. L'idée de création à un moment donné me paraît révolter la raison ; c'est, du reste, une violation du principe de continuité. Je relève encore ces paroles (avant-dernier alinéa du discours de Crookes) : « Dans la vie, je vois la promesse et la source de toutes les formes de matières ».

Nous voilà au fond des choses : Qu'est-ce que la vie ?

... Le professeur Helmholtz dit, de son côté : « La vie a-t-elle jamais eu une origine ? »

En effet, la vie meut et transforme les choses, mais est-elle créable elle-même ?

Celui qui la créerait de qui la tiendrait-il ?

En vain remonterait-on de transmission en transmission, on est ici devant le problème de l'Être en soi, Unique, Incréé, la substance même, l'Absolu.

Et que sont alors les systèmes quelconques, depuis la particule représentant les proportions d'après lesquelles les corps se combinent, en passant par les différents règnes, végétal, animal, humain, jusqu'aux systèmes solaires, si ce ne sont des récipients de la vie unique, incréée ?

Recevoir, modifier, transmettre : telle nous apparaît la condition de tous les relatifs en face de l'Absolu....

... Mais Kant n'a-t-il pas démontré qu'il est impossible à l'homme de *sortir de lui-même* pour saisir l'être en soi ?

Certes, l'impossibilité est évidente si l'on conçoit l'homme comme ayant une vie propre et bornée ; il en est tout autrement si on le conçoit animé de la vie unique, vie qui marque de sa science infinie les organismes de tous ordres, et qui se révèle progressivement à tout ce qu'elle anime.

Lettre de M^{me} Godin à M. Garin-Moroy, industriel à La Vallée-aux-Bleds (Aisne).

Nîmes, 7 février 1903.

Cher Monsieur Garin,

... Dans les pages que vous avez bien voulu me communiquer, la pensée soulignée en bleu par vous (feuille 176), me paraît bien vraie : l'amour est l'indéfinissable puissance ; nous sommes par elle ; donc nous ne pouvons la définir puisque, pour cela, il faudrait pouvoir sortir d'elle et la considérer...

J'admets avec vous que la lutte contre le mal perfectionne tout d'abord les lutteurs. Ainsi d'eux rayonne la puissance par laquelle de proche en proche, et avec le temps, toute obscurité s'écarte et toute chose se régénère.

Avec vous je crois aussi qu'en règle générale il est très difficile à l'être humain de se bien gouverner quand il vit dans l'abondance, dans la santé, dans la beauté. Mais, d'autre part, il ne manque pas d'individus qui s'excusent de leurs

vices ou de leurs crimes par les conditions misérables où ils se sont trouvés.

Nous devons apprendre à nous gouverner à travers la possession ou les privations des biens terrestres. La douleur, suite des abus, en est un frein, un élément d'épuration ; il en est un autre, attaché, lui aussi, aux conditions mêmes de notre existence, c'est le travail.

Bien organisé et englobant tous les individus sans exception, le travail sera, dans les faits sociaux, la traduction de cet indéfinissable amour que nous ne pouvons nous représenter séparément de la justice, puisque par lui, et même au prix de la douleur, tout évolue et s'équilibre.

L'organisation du progrès pour tous, par l'organisation du travail et de la responsabilité individuelle : voilà l'étape ouverte devant les civilisations, celle dans laquelle s'engagent même les meneurs qui ne croient point à une direction suprême dans l'Univers.

RAPPORT
SUR LES FONCTIONS DE SECRÉTAIRE
DU FONDATEUR DU FAMILISTÈRE

14 OCTOBRE 1880.

Lorsque l'Association du Familistère fut fondée, en 1880, les principaux fonctionnaires eurent à présenter à l'Assemblée générale des associés des mémoires détaillés établissant les devoirs et les responsabilités de leur charge.

M^{me} Godin, dans le rapport que nous reproduisons ici, exposait comment elle comprenait son rôle de secrétaire du fondateur du Familistère :

L'Association du Familistère n'est pas seulement une société industrielle ; c'est une œuvre sociale, l'expression d'une doctrine philosophique dont les conséquences peuvent être des plus fécondes pour le bien-être et le développement de l'humanité.

Basée sur les lois mêmes de l'existence humaine, concluant à la conservation, au développement, à l'équilibre de la vie, cette doctrine a donné lieu à un travail de propagande que le fondateur du Familistère accomplit depuis plus de vingt ans.

Il le commença en 1859, dans ses conférences à la population laborieuse pour laquelle s'élevait le Familistère.

Depuis cette époque, par la parole, par la plume, il n'a point cessé d'émettre la formule de solution du grand problème qui agite aujourd'hui si profondément tout le monde civilisé. Il n'a point cessé de

montrer comment, au nom des lois inscrites dans chacun des êtres humains, le paupérisme pouvait être vaincu, comment les classes laborieuses pouvaient être mises en possession des garanties d'existence auxquelles elles ont droit.

Un secrétaire lui était nécessaire pour relever sa parole quand il faisait des conférences et pour soigner les manuscrits qu'il destinait à la publicité. De là est venue la fonction du signataire du présent rapport.

Plusieurs volumes ont été publiés par M. Godin pour la propagande et la défense de ses idées. Ce sont d'abord *Solutions Sociales*, qui a paru en 1871, puis quatre brochures : 1^o *Les Socialistes et les Droits du travail* ; 2^o *La Richesse au service du Peuple* ; 3^o *La Souveraineté et les Droits du Peuple* ; 4^o *La Politique du Travail et la Politique des Priviléges*.

Les nombreuses conférences qu'il a adressées à la population ont été transcrrites et gardées pour être publiées ultérieurement s'il y a lieu.

Enfin, en 1878, le *Devoir*, revue des réformes sociales, a été fondé. Ce journal porte aujourd'hui sur tous les points du monde les doctrines philosophiques et sociales dont notre Association est la réalisation pratique.

Bien que le nombre de ses lecteurs soit restreint, il a des correspondants en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Amérique, et transmet jusqu'en Australie la pensée dont il est l'organe.

Aussi l'œuvre du Familistère, qui commence à être appréciée en France, a-t-elle d'ardents défenseurs à l'étranger.

Un nouvelliste américain a même tiré de cette

œuvre la substance d'un roman qui a eu un grand succès.

Mais c'est surtout en Angleterre, où les classes laborieuses ont porté à un si remarquable développement l'esprit de la coopération, que la pensée de M. Godin a rencontré des adeptes et des propagateurs. Un avocat de Manchester, apôtre de l'éman- cipation des classes laborieuses, vient de publier, sur l'œuvre de M. Godin, une brochure accompagnée d'une notice biographique qui est la plus complète que l'on ait écrite jusqu'ici.

Le progrès de l'idée se poursuit au dehors dans une mesure que le *Devoir* a signalée à ses lecteurs. Nous n'avons donc ici qu'à constater le fait et à en tirer cette conséquence que ce n'est plus seulement aujourd'hui au fondateur du Familistère que revient la lourde tâche de perfectionner l'institution et d'en vulgariser les principes. L'association du capital et du travail réalisée au Familistère impose à tous les associés l'obligation morale de défendre et de propager l'idée sur laquelle l'œuvre est fondée.

C'est en effet la conclusion logique de la déclara- tion de principes par laquelle s'ouvrent les statuts. Notre association est faite non seulement pour nous, mais « pour servir à l'avènement de la justice parmi « les hommes. »

Or, pour concourir à cet avènement, il faut tout à la fois et que notre Association vive et qu'elle soit connue.

Publier le résultat de nos efforts, dire ce que nous enseignent l'expérience, signaler ce qu'il est sage d'évi- ter, ce qu'il est bon de mettre en pratique, c'est faire

acte de fraternité ; c'est aussi concourir à l'accomplissement de ces paroles de la déclaration de principes à laquelle chacun de nous a donné son adhésion :

» L'individu et la société ont pour devoir essentiel
« d'agir en tout pour le plus grand bien de la vie
« humaine, d'en faire le constant objet de toutes
« leurs pensées, de toutes leurs paroles, de toutes
« leurs actions.

« Le mal ira s'amoindrissant à mesure que les
« hommes s'élèveront au sentiment de la fraternité,
« c'est-à-dire à l'amour qu'ils se doivent les uns aux
« autres et qu'ils s'attacheront à faire passer cet
« amour dans les institutions sociales...

« La fraternité inspire à l'homme le désir incessant
« de se rendre utile à ceux qui l'entourent, de
« travailler à leur progrès et à leur avancement.

« Dès que la fraternité existe dans leur cœur, les
« hommes sont préparés à la pratique de la justice.

« Reconnaissant alors qu'ils sont tous solidaires
« dans le bien comme dans le mal, ils comprennent
« que la bienveillance et le concours de tous peu-
« vent seuls assurer à chacun protection et appui,
« et ils unissent leurs efforts et leurs ressources
« afin de se donner de mutuelles garanties.

« En assurant à tous les hommes les bienfaits de
« la mutualité et de l'association, les sociétés humai-
« nes feront disparaître le paupérisme et la misère.

« C'est ainsi que la vie humaine entrera dans la
« voie de ses véritables destinées, dans la voie de
« la saine vie morale, de la concorde, de la paix
« et du bonheur social ; c'est ainsi, enfin, que le
« règne de la justice s'établira sur la terre. »

Le travail de propagande des principes qui ont donné naissance au Familistère, accompli aujourd'hui par le fondateur, s'imposera donc de plus en plus à la Société même du Familistère comme une œuvre à poursuivre.

Il est à noter du reste que nombre d'expériences qui sont loin d'avoir l'importance de notre association, puisque celle-ci est fondée au capital de 4.600.000 francs, ont un service d'informations qui porte à la connaissance du public les résultats acquis. Cet exemple nous est donné non-seulement par l'Amérique, mais par nombre de sociétés coopératives fondées en Europe.

Déjà, nous sommes entrés dans la voie indiquée : le *Devoir* a trouvé quelques collaborateurs au sein même des habitants du Familistère, et certainement, à mesure que l'Association sera mieux comprise, que la pensée du fondateur se révèlera par ses résultats féconds, le désir de participer à la vulgarisation des principes qui contiennent en eux-mêmes la conciliation des intérêts antagonistes de nos sociétés ira croissant dans tous les cœurs.

Le rôle du secrétaire, dans l'œuvre de la propagande de ces idées, est d'abord de tenir la plume sous la dictée du Fondateur ; mais le secrétaire doit, en outre, pour accomplir en conscience la mission qui lui incombe, s'initier à la doctrine et donner tout le concours de sa volonté et de ses forces à une fonction qui, pour être bien remplie, doit être envisagée comme un apostolat.

Avant de quitter cet ordre d'idées, peut-être est-il bon de signaler ici, comme indice du travail accompli dans la voie de la propagande, le nombre de

journaux qui, en France et à l'étranger, se sont occupés, à notre connaissance, soit du Familistère, soit des livres publiés par M. Godin.

Le relevé suivant en donne le chiffre à ce jour :

France, Algérie, Belgique, Suisse.....	103
Angleterre, Espagne, Italie, Allemagne.	35
Etats-Unis et Australie.....	18
 Total.....	 156

Assurément, un nombre encore plus considérable de journaux, en France et à l'étranger, se sont occupés de ces mêmes questions, mais ne nous sont pas parvenus.

En dehors de la propagande par la parole, par le livre, par le journal, il y a celle par la correspondance particulière du Fondateur, dont le soin rentre également dans les attributions du secrétaire.

Cette correspondance, sans parler des lettres intimes de parents et d'amis, se divise en deux branches principales :

- 1^o Les lettres ayant trait aux questions sociales;
- 2^o Les demandes et propositions que le Fondateur doit examiner avant d'en saisir utilement les conseils de l'Association.

Le devoir général du secrétaire à l'égard de cette correspondance est d'abord d'être vigilant, de demander à temps les réponses à faire, afin que des retards ne s'établissent pas dans les échanges de lettres utiles. La discréction est aussi de première obligation pour lui.

Pour les lettres qui ont trait aux questions sociales, le secrétaire doit, dans une certaine mesure,

être en état de préparer les réponses à faire ; il doit dans tous les cas rassembler les documents nécessaires à la réponse.

Quant aux demandes et aux propositions qui doivent passer d'abord par l'examen du Fondateur, le secrétaire étudie et classe avec soin cette correspondance ; il met à part les lettres qui offrent les éléments de décision les plus sérieux et constitue le dossier des candidats, si l'on donne suite à la demande ; enfin, il veille à ce que les pièces envoyées en communication soient rendues à leurs possesseurs en temps convenable.

Familistère, le 14 octobre 1880.

MARIE MORET.

DISCOURS DE M^{me} GODIN

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 29 JANVIER 1888

Discours prononcé par M^{me} Godin à l'Assemblée générale des associés, lors de son élection à la gérance de l'Association, le 29 janvier 1888.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Les démarches faites auprès de moi me faisant concevoir que vous pourriez m'appeler au très grand honneur de succéder à mon mari en qualité d'Administratrice Gérante, j'ai éprouvé le besoin de recueillir et d'écrire par avance ce que j'aurais alors à vous dire.

Toute parole est faible, venant après celle que vous aviez coutume d'entendre et dont l'éloquence était animée uniquement du sentiment de votre bien à tous.

Quelle que soit mon infériorité en face de la puissante personnalité dont l'exemple et la pensée resteront à jamais vivants parmi nous, c'est à moi pourtant qu'il appartient de constater l'irréparable malheur qui nous frappe et, en même temps, la vigueur passionnée avec laquelle, vous rendant compte de l'étendue de notre désastre, vous avez cherché le plus sûr moyen de parer aux difficultés du présent, sans rien rompre dans l'ordre des services et en visant surtout à assurer la conservation de la concorde et du travail dans tous les rangs de l'association.

L'esprit de mon mari a dû tressaillir de joie en

vous voyant saisir enfin, comme étant votre œuvre propre, cette association qu'il a créée pour votre seul avantage et celui de vos enfants.

Vous me connaissez trop pour avoir espéré trouver en moi autre chose qu'un gérant qui mette par dessus tout l'esprit de paix, d'union, d'activité dans les services et d'entente entre les chefs de fonctions.

Tous mes efforts, en effet, tendront à être sous ce rapport ce que vous désirez ; mais, vous l'avez compris, vous ne devez pas tant chercher en moi un chef d'industrie, un directeur du commerce et des constructions, un véritable administrateur des services du Familière ou de la comptabilité que le représentant d'un nom autour duquel se concentreront dans une action commune et solidaire vos bonnes volontés et vos dévouements concourant à la prospérité de l'association.

La force des choses m'obligerait donc, si déjà mon sentiment et ma volonté ne m'y portaient par avance, à laisser la plus large part d'activité au Conseil dans le règlement des affaires courantes et à vous-même, Assemblée générale des associés, dans le règlement de celles qui seront de votre ressort.

La tâche me sera possible si, comme je le crois, le désir de l'accord, la volonté d'utiliser au mieux toutes les capacités, de maintenir partout l'ordre et l'économie dans les services ne sont que se développer dans l'esprit de chacun de vous et de chacun des membres du Conseil de Gérance.

Aux plus anciens, aux plus expérimentés parmi les conseillers, à ceux qui, par leur fonction même,

ont la plus grande influence sur la marche des affaires sociales, je dis solennellement ici : vous arrivez par moi à la gérance ; ne le perdez jamais de vue et inspirez-vous par dessus tout dans vos actes du bien de l'association.

Je n'irai pas, à côté de vous, contrôler votre direction dans les ateliers et les bureaux ; toutes les questions de salaires, de tarifs, de prix de la main-d'œuvre, d'augmentations des traitements, de réclamations dans les faits du travail ou autres, d'organisation des services enfin, tout cela devra être résolu par tout le Conseil, mais surtout par vous, les plus anciens, les plus expérimentés, parce que votre influence sur vos collègues sera prépondérante.

Ce sera chacun de vous, Messieurs les Conseillers, et vous tous ensemble, qui aurez dans l'administration la part que la prévoyance me conseille de vous laisser, à moi qui ai été pour ainsi dire surprise à l'improviste par votre confiance et qui n'avais pas cherché jusqu'ici à acquérir la compétence exigée pour remplir la fonction d'administrateur-gérant. Vous serez donc à la fois plus libres et plus responsables dans la direction de vos services que vous ne l'avez été jusqu'ici.

Plus que jamais, nous avons besoin d'économie, de vigilance, d'activité dans le gouvernement de nos affaires ; tout ce qui s'accomplira dans cette voie tournera à l'honneur du Conseil, à l'honneur des directeurs qui auront administré en bons et prévoyants pères de famille, afin de nous garantir à tous la sécurité et la prospérité dans l'avenir.

• •

Mon ambition ne va qu'à être, au milieu de vous, la voix vous conviant à la concorde et au travail et vous rappelant au besoin le but assigné à notre association par son Fondateur.

Cependant, j'ai besoin de paix intérieure et de calme d'esprit pourachever la publication des manuscrits de mon mari et dresser la biographie de cet illustre ouvrier du XIX^{me} siècle. Si donc la bonne marche des choses dans les affaires de la Société, si la paix et l'activité dans les ateliers et les bureaux font que tout le monde soit content et que la tâche de la gérance ne présente pas ces difficultés contre lesquelles échoueraient mon dévouement et mes efforts, alors, tant que durera votre satisfaction et que, de mon côté, je ne serai point troublée dans ce calme et cette sérénité d'esprit dont j'ai besoin pour faire la besogne qui m'incombe, vous pouvez compter que je ne donnerai pas ma démission.

Mais le jour où je verrais que cette démission est utile ou nécessaire, je résignerai mes pouvoirs entre les mains de votre gérant désigné et je reprenrais dans vos rangs le simple rôle d'associée qui m'a si bien convenu jusqu'ici.

.....

Unissons nos forces et nos bonnes volontés, mes amis ; que l'esprit du grand homme que nous pleurons passe en nous et nous donne la vigueur nécessaire pour soutenir et faire prospérer l'œuvre qu'il a fondée et vers laquelle, de toutes parts, en ce moment, — j'en ai reçu depuis douze jours les plus concluants témoignages, — les amis du progrès

social et de l'émancipation ouvrière tournent les yeux.

Soyons à la hauteur de ce que l'on attend de nous ; démontrons par les faits la vitalité et la fécondité du principe de l'association du travail et du capital. N'ayons qu'une seule pensée : tirer de nos statuts tout le bien qu'ils comportent en faveur de la population ouvrière groupée ici.

Aimons-nous, soutenons-nous les uns les autres !

PAGE SPÉCIMEN

DE

L'ARITHMÉTIQUE DES ENFANTS

ARITHMÉTIQUE DES ENFANTS

PAR M^{me} MARIE GODIN, NÉE MORET

Méthode usitée dans les Ecoles maternelles et le Cours élémentaire d'Instruction primaire du Familistère de Guise.

Ce qui constitue, encore à l'heure actuelle, l'intérêt spécial de cette méthode frébelienne, dont l'idée a été depuis son apparition plus ou moins préconisée un peu partout, c'est qu'ici, indépendamment des mesures d'ordre, des combinaisons de nombres et des ingénieux petits problèmes indiqués par notre auteur, ainsi que des exercices récréatifs qui terminent si heureusement chaque leçon, M^{me} Godin, au lieu de s'en tenir aux premiers éléments de la numération et de l'addition, s'est attachée à étendre ses démonstrations lumineuses jusqu'aux notions essentielles des quatre premières règles et des fractions. Elle s'était proposée, en introduisant de façon pratique dans les classes ces procédés d'enseignement, de permettre à toute personne, même novice en la matière, d'enseigner expérimentalement aux enfants la véritable valeur des nombres et la raison d'être des diverses règles qui président aux opérations, toutes notions qui sont trop souvent confiées à la mémoire seule et appliquées par routine.

Afin d'augmenter l'attrait de cet enseignement, le matériel progressivement mis à la disposition des élèves comprend des objets de formes diverses : bûchettes pour la numération et l'addition, briquettes pour la soustraction, carrés pour la multiplication et la division, cubes entiers ou divisés pour l'étude des fractions. Après la leçon, les mêmes éléments, combinés pour former des modèles de constructions, dessins, mosaïques, etc., servent à développer par le jeu l'adresse et le goût des futurs travailleurs. — Nous donnons ci-contre le spécimen d'une leçon de multiplication.

Arithmétique des Enfants. Multiplication 2^{me} Leçon. Tableau N° 23.

N° 1			N° 2.		
1 fois	3 fait	3	10 fois	3 font	30
2 " "	3 font	6	9	3	27
3 " "	3 "	9	8	3	24
4 " "	3 "	12	7	3	21
5 " "	3 "	15	6	3	18
6 " "	3 "	18	5	3	15
7 " "	3 "	21	4	3	12
8 " "	3 "	24	3	3	9
9 " "	3 "	27	2	3	6
10 " "	3 "	30	1	3 fait	3

N° 3

N° 4

N° 3			N° 4		
3 fois	1 font	3	3 fois	10 font	30
3 " "	3 "	6	3	9	27
3 " "	3 "	9	3	8	24
3 " "	4 "	12	3	7	21
3 " "	5 "	15	3	6	18
3 " "	6 "	18	3	5	15
3 " "	7 "	21	3	4	12
3 " "	8 "	24	3	3	9
3 " "	9 "	27	3	2	6
3 " "	10 "	30	3	1	3

N° 1. L'élève dispose sur son bureau 1 fois 3 carres il en énonce le produit, puis il ajoute chaque fois 3 carres à mesure qu'il procède aux multiplications indiquées.

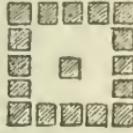
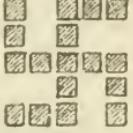
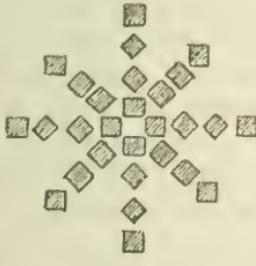
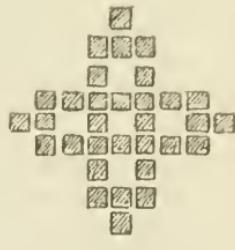
N° 2. L'élève ayant sur son bureau 10 fois 3 carres, en énonce le produit, puis enlevant les carres 3 par 3, il énonce à chaque fois la multiplication de ce qui reste.

N° 3. L'élève procède comme au N° 1 en changeant seulement l'énoncé des multiplications, comme cela est indiqué.

N° 4. L'élève procède comme au N° 2 en changeant seulement l'énoncé des multiplications comme cela est indiqué.

Après les exercices sur tableau voir la partie récréative. Tableau 23 bis

Arithmétique des Enfants Multiplication 2^{me} Leçon Tableau N° 23 bis

	
Lettre C (11 Carrés)	Lettre D (16 Carrés)
	
Carrelage (17 Carrés)	Grecque (17 Carrés)
	
Rosace (28 Carrés)	Assemblage (32 Carrés)

Mettre en ordre et resserrer le matériel de la leçon.

Ouvrages de M^{me} GODIN, née Marie MORET

Histoire des Equitables pionniers de Rochdale de G.-J. Holyoake, résumé traduit de l'anglais, in-16, broché 112 pages.	0.75
Histoire de l'Association agricole de Ralahine (Irlande), — Résumé d'après les documents de E.-T Craig, in-16, broché, 138 pages.	0.75
La Fille de son Père , roman socialiste américain, par Mme Marie Howland, traduction de M. M., in-12 jésus, broché, 600 pages.	3.75
Documents pour une biographie complète de Jean Baptiste-André Godin , rassemblés par sa veuve, née Marie Moret. Trois volumes brochés in-8°, d'environ 600 pages chacun, contenant les documents parus de 1897 à 1906 dans la revue mensuelle <i>Le Devoir</i> , fondée par Godin en 1878, et des documents inédits (<i>Ces ouvrages ne sont pas mis en vente.</i>)	

Principaux ouvrages de J.-B^{te} A. GODIN

Solutions sociales. — Exposé philosophique et social de l'œuvre du Familistère, 1871, in-8° broché, 650 pages.	5 fr.
Mutualité sociale et association du capital et du travail. — Statuts et règlements de la Société du Familistère de Guise ; notions préliminaires doctrinales 1880, in-8, broché, 250 pages.	4 .
Le Gouvernement, ce qu'il a été, ce qu'il doit être, et le vrai socialisme en action. — Rôle des pouvoirs publics ; principes des droits de l'homme ; garanties dues à la vie humaine ; organisation de la paix européenne ; association des ouvriers aux bénéfices de l'industrie ; habitations ouvrières, etc., 1883, in-8°, broché, 568, pages avec portrait.	8 .
Mutualité nationale contre la misère, pétition et proposition de loi à la Chambre des Députés. — 1883. in-8, broché, 120 pages (Nouvelle édition 1920).	

La République du travail et la réforme parlementaire. (Ouvrage posthume). — Organisation vraie de la puissance sociale ; établissement équitable des ressources de l'Etat et organisation du droit de vivre ; organisation et émancipation du travail. — 1889, in-8, broché, 550 pages, avec portrait. (épuisé)

Ouvrages sur le Familistère de Guise

Le Familistère de Guise, Association du capital et du travail et son fondateur J.-B^{le} André Godin. — Etude faite au nom de la Société du Familistère de Guise, par F. Bernadot, membre du Conseil de Gérance (1889). . . (épuisé)

Le Familistère illustré. — Résultats de vingt ans d'association (1880-1900), par D. F. P., un volume oblong de 86 pages, montrant en 60 vues photographiques ce qu'était le Familistère avant que la guerre y ait accumulé les destructions et les ruines. 2.50

Twenty-eight years of co-partnership at Guise, traduction et mise à jour en 1908 de l'ouvrage précédent par M. Aneurin Williams, membre de la Chambre des Communes. — Un volume in-8, 90 pages et 60 illustrations. (épuisé)

Das Familienheim zu Guise. — Etude sur le Familistère et son fondateur, par une Alsacienne de Mulhouse, Mlle Jeanne Richert. Nombreuses illustrations ; 64 pages, grand in-8^o (1910).

Les expériences sociales de J.-B^{le} A. Godin, par J. Prudhommeaux. — Un volume in-8, carré de 272 pages avec un portrait inédit de J.-B^{le} A. Godin ; chez l'auteur, 8, rue Jacques Boyceau, Versailles prix. 6 »
Dans cet ouvrage l'auteur, tout en faisant lui-même œuvre personnelle, s'est attaché à présenter un résumé clair et substantiel des *Documents Biographiques* sur J.-B^{le} André Godin cités plus haut, et à justifier par là cette affirmation de sa préface : « On verra dans ce volume que les préoccupations qui ont guidé Godin sont plus que jamais les nôtres, et qu'après 40 ans d'intervalle, son œuvre sociale est encore d'une saisissante actualité. »

Dans une étude qui suivra seront mis en lumière : les principes qui ont inspiré les statuts du Familistère, la création de l'Association à laquelle ces statuts ont donné naissance, la marche favorable de l'institution pendant la période 1880-1914, ainsi que l'œuvre de relèvement qui a permis à l'Association du Familistère, au sortir des ruines de la guerre, de reprendre progressivement son essor.

Liste des Bibliothèques publiques et Etablissements divers où se trouvent ces ouvrages.

N. B. — Ce répertoire, datant d'avant la guerre, énumère des bibliothèques qui ont pu subir des destructions du fait de l'occupation allemande.

L'astérisque indique l'existence, antérieurement au mois d'août 1914, d'une collection complète de la revue *Le Devoir*.

FRANCE.

Paris. — *Conservatoire des Arts et Métiers ; *Bibliothèque nationale ; Bibliothèque Sainte-Geneviève ; Académie des Sciences morales et politiques ; Association philotechnique ; Association des Anciens élèves de l'Ecole centrale ; Chambre de Commerce ; Ecole libre des Sciences politiques ; Faculté de droit ; Faculté des Sciences ; Faculté de Théologie protestante ; Musée pédagogique ; Musée social ; Société pour la participation aux bénéfices ;

Aix-en-Provence. — Bibliothèque Méjanes ; Bibliothèque de l'Université.

Amiens, Angers, Angoulême, Avignon. — Bibliothèques municipales.

Besançon. — Bibliothèque de l'Université ; Bibliothèque publique. — **Bordeaux.** — Bibliothèque de l'Université, section de Droit ; Bibliothèque municipale ; Bibliothèque populaire.

Caen. — Bibliothèque de l'Université. — **Carcassonne, Clermont-Ferrand, Corbeil.** — Bibliothèques municipales.

Dijon. — Bibliothèque de l'Université ; Bibliothèque publique ; **Douai.** — Bibliothèque publique.

Grenoble. — *Bibliothèque de l'Université ; Bibliothèque de la ville ;

Guise. — 'Bibliothèque de la ville ; 'Bibliothèque du Familistère ; 'Archives de la Société du Familistère.

La Rochelle, Le Havre, Lille, Limoges. — Bibliothèques municipales. — **Lyon.** — Bibliothèque de l'Université ; 'Bibliothèque de la Chambre de Commerce.

Mâcon. — Bibliothèque municipale.

Marseille. — Bibliothèques municipales du Boulevard du Musée et de la Mairie (enseignement supérieur) ; Faculté libre de droit. — **Montauban.** — Faculté de Théologie. — **Montpellier.** — Palais de l'Université ; Bibliothèque municipale.

Nancy. — 'Bibliothèque de la ville ; Bibliothèque de l'Université ; **Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes.** — Bibliothèques municipales.

Orléans. — Bibliothèque municipale.

Pau, Perpignan, Poitiers. — Bibliothèques municipales.

Reims. — Bibliothèque municipale. — **Rennes.** — Bibliothèque des la ville et de l'Université. — **Rodez, Roubaix, Rouen.** — Bibliothèques municipales.

Saint-Etienne, Saint-Quentin. — Bibliothèques communales ; **Strasbourg.** — Bibliothèque de l'Université.

Toulouse, Bibliothèque publique ; Bibliothèque de l'Université ; Toulon, Tours, Troyes. — Bibliothèques municipales.

Versailles. — Bibliothèque municipale.

Belgique.

Bruxelles. — 'Bibliothèque de l'Hôtel de Ville ; Office du travail ; Ministère de l'Industrie et du Travail ; Institut de Sociologie Solway.

Schaerbeek-Bruxelles. — Société du Familistère de Guise.

Anvers. — Bibliothèques communales, place Conscience et rue des Aveugles.

Gand. — Bibliothèque de l'Université.

Liège. — Bibliothèque de l'Université ; Bibliothèque populaire.

Suisse.

Bâle. — Union suisse des Sociétés de consommation ; Office international du travail ; Universitats-bibliothek. — **Berne** — Bureau international de la Paix.

Genève. — Bibliothèque publique de la ville.

Lausanne. — Bibliothèque cantonale.

Zurich. — Stadt Bibliothek.

Allemagne.

Berlin. — 'Bibliothèque royale ; Bibliothèque de l'Académie des Sciences ; Kaiserlichen Estatistischen Amt.

Bonn a. R.. — Bibliothèque de l'Université.

Franckfort a. R. — Musée Social.

Fribourg en Br. — Bibliothèque de l'Université.

Göttingen. — Gesellschaft der Wissenschaften.

Hall a. S. — Bibliothèque de l'Université.

Hambourg. — Zentralverbandes Deutscher Consumvereine.

Heidelberg, Iéna, Leipzig. — Bibliothèques de l'Université.

Munich. — Hofund Stats bibliothek ; Bayerische Akademie der Wissenschaften.

Tübingen. — Bibliothèque de l'Université.

Australie.

Melbourne. — Public Library.

Perth. — Registrar of Friendly Societies.

Sidney. — Department of Labour and Industry ; University Library.

Autriche.

Vienne. — Arbeitsstatistisches Amt im Handelsministerium ; Académie des Sciences.

Canada.

Montréal. — Mac Gill University Library.

Ottawa. — Department of Labour.

Toronto-Ontario. — Bureau of Labour.

Danemark.

Copenhague. — Académie royale des sciences ; Bureau de statistique de l'Etat ; Dansk Freds Bureau ; Det Sociale Sekretariat og Bibliotek.

Etats-Unis d'Amérique

Washington City. — Department of Labour ; National Academy of Science ; *Smithsonian Institution.

Albany (N. Y.). — Bureau of Labour statistics.

Amherst (Mass.). — Amherst College Library.

Baltimore (Md.). — Library of the John Hopkins University.

Boston (Mass.). — Bureau of statistics of Labour ; American statistical Association ; Public Library.

Cambridge (Mass.). — Harvard College Library.

Chicago (Ill.). — University Library ; The John Crerar Library.

Ithaca (N. Y.). — Cornell University Library.

Philadelphia (Pa.). — University of Pennsylvania.

Poughkeepsie (N. Y.) — Vassar College Library.

New Haven (Conn.). — *Yale University Library.

New York City. — Columbia University Library ; Institut américain d'Economie Sociale.

Espagne.

Madrid. — Instituto de Reformas sociales.

Grande-Bretagne.

London. — British Museum ; Labour department ; Board of Trade ; International co-operative Alliance ; University of London ; Amalgamated Society of Engineers ; The British Library of political Science.

Cambridge. — University Library.

Manchester. — Free reference Library.

Oxford. — Bodleian Library.

Edimburg. — The Advocates Library ; The University Library.

Glascow. — The University Library.

Hollande.

Amsterdam. — Bibliothèque de l'Université ; Académie royale des Sciences.

La Haye. — Bureau central de statistique.

Irlande.

Dublin. — Trinity College ; The Library.

Italie.

Rome. — Accademia dei Lincei ; Ufficio del Lavoro ; Ministero di Agricoltura, Industria e Commercio ; Unione militare ; Biblioteca e Sala di Lettura.

Milan. — Unione Cooperativa.

Japon.

Tokyo. — Bibliothèque de l'Université.

Norvège.

Christiania. — Bureau central de statistique ; Académie des Sciences et des Lettres.

Nouvelle Zélande.

Wellington. — Department of Labour.

Russie.

Petrograd. — Académie des Sciences.

Suède.

Stockholm. — Académie royale des Sciences.

PB 5345-58
20

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

HD
7578
G8G54i

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



AA 000 962 756 3

Imp. A. CHASTANIER, Nîmes